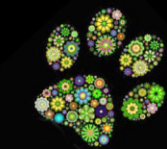


Quelle vie de chien 2 !!!

Gucci Givenchy 1^{er}



Jay
Rowling



La Plume d'Or

Table des matières

Chapitre 1	7
Chapitre 2	9
Chapitre 3	10
Chapitre 5	19
Chapitre 6	23
Chapitre 7	28
Chapitre 8	30
Chapitre 9	36
Chapitre 10	38
Chapitre 11	42
Chapitre 12	44
Chapitre 13	49
Chapitre 14	55
Chapitre 15	59
Chapitre 17	62
Chapitre 19	66
Chapitre 20	78
Chapitre 21	79

Les Éditions La Plume d'Or
3485-308, av Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
www.editionslpd.com

Quelle Vie de chien 2

Gucci Givenchy 1^{er}

Jay Rowling



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Rowling, Jay, 1980-

Quelle vie de chien! 2

L'ouvrage complet comprendra 2 volumes.

Sommaire : [1]. Gucci Givenchy 1er.

Pour les jeunes de 10 à 13 ans.

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-99-5 (couverture souple)

ISBN 978-2-924849-00-2 (PDF)

ISBN 978-2-924849-01-9 (EPUB)

I. Rowling, Jay, 1980- . Gucci Givenchy 1er. II. Titre.

PS8635.O886Q45 2017

jC843'.6

C2017-941584-0

PS9635.O886Q45 2017

C2017-941585-9

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.

SODEC

Québec 

Canada 

Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

Photos: Shawn Foster et Jasmin Roy

© M.L. Lego., 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN :978-2-92459-499-5

ISBN ePub:978-2-92484-901-9

ISBN PDF:978-2-92484-900-2

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, octobre 2017

**Si un chien est mauvais,
interrogez-vous sérieusement
sur son maître.**

Chapitre 1

— Ce qu’il est beau ce chihuahua ! T’as vu, Évelyne, comme il est tout petit ?

— Petit ? Moi, je dirais qu’il est minuscule, mais c’est vrai qu’il est mignon... comment va-t-on l’appeler ?

— Je te l’ai dit, Évelyne... pas de nom. Comme nous ne pouvons pas le garder, nous laisserons à ses futurs maîtres le soin de le nommer.

— Mais maman...

— Ma fille... nous avons déjà deux chiens dans cette maison, et à Montréal, c’est le maximum permis. Donc... aussi mignon soit-il, nous le mettrons en vente dès qu’il sera prêt à quitter sa mère.

— Tu vas aussi vendre ses deux petites sœurs ?

— Évidemment.

— C’est triste...

Mais qui sont tous ces gens autour de moi ? Où suis-je ? Tout à l’heure, j’étais avec Sylvestre, je me suis endormi près de son ordinateur, puis je me suis réveillé au... oui, je me souviens... je me suis réveillé au paradis des chiens, où j’ai retrouvé ma mère, de même que mes frères et sœurs. Et ensuite... rien. J’ai me suis senti propulsé dans un grand trou noir. Mais je n’y étais pas seul, car je me faisais un peu pousser. Mais avec qui étais-je donc ? C’est comme maintenant... je sais que je ne suis pas seul, mais comme je ne vois strictement rien, impossible d’identifier ceux qui m’entourent. Je suis peut-être mort ? Si c’est le cas, cela signifierait que lorsqu’on meurt, on garde tous nos sens, sauf celui de la vue. C’est vrai... je sens qu’on me touche, j’entends des sons, je sens l’odeur des autres chiens près de moi... mais je ne vois rien. C’est bizarre, le paradis !

Oups... j’ai faim. À croire que la mort ne coupe pas l’appétit. Mais qu’est-ce que je pourrais bien manger ? Où trouver de la nourriture, alors que je ne vois rien ? Ça y est, je pleure comme un bébé ! Peut-être que quelqu’un va m’entendre et me donner quelque chose à manger.

— Qu’est-ce que tu as, fiston ? Tu as faim ?

Mais à qui donc appartient cette belle voix ? En tout cas, il y a du service au paradis ! Hein... mais qu’est-ce qui se passe ? Quelqu’un met quelque chose dans ma gueule. C’est pointu, chaud et... quand je tète, je sens un liquide mielleux et douceâtre entrer dans ma gorge. Je n’ai jamais rien goûté d’aussi bon !

— Maman ?

— Oui, fiston ?

Quoi ? Celle qui me nourrit est bien ma mère ?

— Sommes-nous au paradis ?

— Nous sommes si bien traités, ici, qu'on pourrait le dire, mais non... nous ne sommes pas au paradis.

— Où sommes-nous, alors ?

— Dans une magnifique maison située dans une ville qui s'appelle Montréal.

— Je ne connais pas...

— C'est normal, tu viens de naître !

— Hein ? Je ne suis pas mort ?

— Bien sûr que non ! C'est même tout le contraire ! Tu es un beau petit chiot tout neuf !

Et mignon, en plus !

— Si je ne suis pas mort, pourquoi suis-je aveugle ?

— C'est normal de ne rien voir, lorsqu'on vient tout juste de naître. Dans quelques jours, tu seras en mesure de voir et de découvrir ce bel univers qui t'attend.

Chapitre 2

Maman avait raison, puisqu'aujourd'hui, je vois. Un peu flou pour le moment, mais selon ce qu'on m'a dit, ça ira sans cesse en s'améliorant. Assez étrangement, plus je vois, plus les visages que je côtoyais dans mon ancienne vie s'effacent de ma mémoire. Peut-être est-ce pour me permettre de mieux apprécier ma nouvelle maman, mes nouveaux maîtres et mes nouvelles sœurs ? Mon nouveau corps, également. J'en ai un tout neuf ! Rien à voir avec le vieux corps fatigué que j'habitais durant les derniers jours de mon ancienne vie. Sauf que... je suis si petit. Je dirais même minuscule. J'espère que je vais grandir au fil des années, car si je me souviens bien, je ne l'ai pas eu facile dans ma dernière vie. S'il en est de même dans celle-ci, un peu de masse corporelle ne serait pas de trop. Mais bon... à ce qu'il paraît, je suis mignon comme tout. Ma mère et mes maîtres ne cessent de le répéter. Peut-être que ça pourra me servir.

À presque trois mois, ma vue est parfaite. Je prends plus de force, et de plus en plus d'assurance. N'ayant presque plus besoin du lait de ma mère, on me nourrit désormais avec de la vraie nourriture pour chiots. C'est si bon. Non pas que je n'aime pas le lait, mais la vraie nourriture, c'est tellement mieux ! ! ! Aussi, je ne ressens plus le besoin de rester constamment collé contre ma mère. Je sors, et je quitte la niche familiale située au sous-sol pour m'aventurer plus loin dans la maison. C'est chouette ! Je découvre plein de choses, comme une grande boîte carrée derrière laquelle il y a plein de gens et parfois même, des chiens. J'ai beau sauter encore et encore pour essayer de les rejoindre, rien à faire. Chaque fois, je me frappe le museau contre quelque chose qui ressemble à une fenêtre. Frustré, car j'ai l'impression d'avoir raté la chance de me faire un nouvel ami, je me mets à pleurer, jusqu'à ce qu'Évelyne, qui rit pour je ne sais quelle raison, vienne me prendre pour me donner un bisou sur le front.

— Pauvre petit chien, me dit-elle. C'est une télévision... tu ne peux pas y entrer. T'inquiète... un jour, tu comprendras.

Plus j'explore la maison, plus je me sens suivi à la trace. Pas moyen de faire un pas sans que quelqu'un soit derrière moi ! Ce que je ne comprends pas, c'est que chaque fois que je me soulage, on passe un linge derrière moi. Ensuite, on me gronde et on me met dehors. Au début, je n'aimais pas trop, mais plus ça va, plus j'aime être à l'extérieur. Il y a plein de trucs drôlement chouettes, dehors ! Des trucs qu'à l'intérieur, je ne vois pas. Donc... chaque fois que je fais pipi dans la maison, on me sort. Autrement, on ne le fait pas. Déduction : chaque fois que je veux sortir, il me suffit de faire pipi, ou autre chose ! C'est simple, et ça marche à tout coup. Le seul hic, c'est que mes maîtres ne semblent pas vraiment contents. Je ne comprends vraiment pourquoi !

Chapitre 3

Le jour de mes trois mois bien sonnés, alors que j'étais totalement indépendant de ma mère et que je me fichais pas mal de mes sœurs, un homme s'est présenté à notre domicile. C'était un bel homme, bien habillé, avec le teint basané, les dents parfaitement blanches, et les yeux d'un bleu flamboyant. À première vue, il semblait important, mais je n'aurais su dire pourquoi. Heureusement, je n'allais pas tarder à le savoir.

Fièrre, la mère d'Évelyne l'accueillit en lui disant :

— Vous êtes sûrement M. Carl Heisenberg ?

— Tu veux dire Mister Diva ! s'exclama Évelyne, visiblement impressionnée devant le visiteur.

— Quoi ? s'étonna Lyne.

— Mais oui ! dit le visiteur. Carl Heisenberg est mon véritable nom, mais on me connaît mieux sous le nom de Mister *Diva*... la plus grande pop star du monde !

— Ça alors ! s'émerveillèrent en chœur la fille et la mère.

— J'ai daigné venir ici afin de voir ce magnifique mâle chihuahua à vendre... Du moins, selon les dires de l'annonce que vous avez publiée.

— Pour être magnifique, vous verrez qu'il l'est, laissa entendre Lyne.

— Vous me permettrez d'en juger par moi-même, répliqua Carl. Est-il propre, au moins ?

En son for intérieur, Lyne ne pouvait s'empêcher de penser que malgré le fait que ce Carl était effectivement la plus grande star de la planète, il n'était pas l'homme le plus sympathique qu'elle avait rencontré. « Quel être prétentieux », se dit-elle.

— Veuillez me suivre, monsieur Heisenberg, lança-t-elle après s'être raclé la gorge.

— Je pourrais avoir votre autographe, Mr. Diva ? s'empressa de demander Évelyne, encore tout ébahie.

— Tu n'auras qu'à faire imprimer le chèque que je vous remettrai si ce chien me convient. Ainsi, je gagnerai du temps...

Du coup, le visage émerveillé de la jeune fille se renfroga.

— Voici notre petite merveille, monsieur Heisenberg ! signifia Lyne une fois qu'ils eurent gagné la salle des chiens.

— Oh... s'étonna Carl en s'emparant de moi. C'est vrai qu'il est beau... splendide, même ! Comment s'appelle-t-il ?

— Il n'a pas encore de nom... nous préférons laisser à son éventuel maître le soin de le baptiser.

— Belle attention, car ce chien ne mérite pas un nom quelconque. Même qu'il mérite un nom à la hauteur du rang qu'il aura avec moi !

— Cela veut donc dire que vous le prenez ? s'enquit Évelyne.

— Seulement si vous pouvez me garantir qu'il s'agit bel et bien d'un chien de pure race,

répondit Carl.

— Bien sûr, nous possédons tous les papiers qui le prouvent ! Il nous fera un plaisir de vous les remettre

— Tu vas voir, mon petit, reprit Carl, en me parlant comme si j'étais un bébé humain. Ta vie va devenir un véritable paradis ! Fini, pour toi, la petite maison minable et les jouets de seconde classe. Tu verras... tu auras de beaux habits conçus uniquement pour toi par les plus grands couturiers du monde !

Habits ? Mais c'est quoi des habits ? Vraiment, je ne comprends pas trop son charabia.

— Et tu sais pourquoi tu auras de si beaux habits ? demanda-t-il comme s'il s'attendait à ce que je lui réponde. Tu auras les plus beaux habits de chien au monde pour épater la galerie lorsque tu marcheras sur les tapis rouges avec moi.

— Vous voulez dire que notre chien vous accompagnera dans les grandes soirées de gala ? s'étouffa presque Évelyne.

— D'abord, l'arrêta Carl, ce n'est plus *votre* chien, mais le mien. Ensuite, oui... il ira partout où j'irai... Paris, Londres, Tokyo... il va voyager à mes côtés partout dans le monde !

Voyager partout dans le monde ? m'étonnai-je. C'est quoi, voyager ? Et c'est quoi, le monde ? Décidément, j'allais en apprendre des choses avec mon nouveau maître.

— Fini, pour toi, la petite vie des gens simples et ordinaires, continua-t-il d'une voix presque théâtrale. Bienvenue dans le monde des gens riches et célèbres ! Et... soit dit en passant, ton nom sera Gucci... Gucci Givenchy 1^{er}. Ça, c'est un nom digne de la vie qui t'attend !

— Très bien, monsieur Heisenberg, s'offusqua presque Lyne. Plus vite nous règlerons les formalités, plus vite vous pourrez quitter notre humble demeure pour retourner dans votre magnifique château.

— Euh... comme vous voulez, balbutia Carl, qui ne semblait guère comprendre pourquoi son hôte s'adressait ainsi à lui. Petite question... quand a-t-il pris son bain pour la dernière fois ?

— Ce matin même, monsieur, ce matin même ! soupira Lyne. Comme quoi même les gens simples et ordinaires peuvent être propres !

— Inutile de vous mettre dans cet état, ma très chère ! s'offusqua à son tour mon nouveau maître. Bon... allez... préparez les papiers. Je vous fais un chèque, et nos routes se séparent là.

Je connaissais bien Lyne et jamais je ne l'avais vue s'exécuter aussi rapidement. À croire qu'elle avait hâte de me voir partir. Elle remit quelques bouts de papier à Carl, qui en échange, lui en tendit un tout petit. Et hop... nous étions partis ! D'un pas pressé, il m'a transporté dans une voiture pratiquement plus grande que la maison que j'habitais jusque-là. Incroyable ! Ensuite, nous avons fait « les boutiques », comme il disait, pour qu'il se procure tout ce dont j'avais besoin... du moins, selon lui : nourriture, produits de toilette, jouets, gâteries et... des vêtements !

Si je me souviens bien, nous nous sommes arrêtés dans une boutique qu'il appelait « Chanel ». Laissez-moi vous dire que je n'ai pas du tout aimé mon expérience. Quand une

dame s'est approchée de nous, il lui a demandé si sa boîte confectionnait des vêtements sur mesure pour les chiens. Comme elle hésitait, il a poursuivi en disant :

— Mais voyons, c'est oui, ou c'est non ?

— C'est que je ne sais pas, monsieur ; à vrai dire, c'est la première fois qu'on me fait une telle demande...

— Vous faites quoi, ici, dites-moi ?

— Je suis vendeuse, pourquoi ?

— Vendeuse... je l'aurais parié ! Une simple vendeuse, et qui le restera toute sa vie ! Savez-vous pourquoi ?

— Euh...

— Parce que vous êtes tout simplement stupide ! Quand un client comme moi vous fait l'honneur de poser les pieds dans votre humble boutique pour vous donner la chance, pour ne pas dire l'apothéose, d'habiller son chien, ne lui répondez pas en lui faisant une drôle de tête, mais bien en le remerciant de daigner s'adresser à vous. Ensuite, même si vous ne créez pas de vêtements pour chien, vous acceptez quand même la commande, à titre exceptionnel... pour un client exceptionnel ! Mais comme vous êtes trop sotte pour comprendre ce que je vous dis, je vais cesser de perdre mon temps avec la petite personne que vous êtes. Je vous prie donc de ne plus poser votre regard sur moi, car vous ne le méritez pas. Enfin, je vous ordonne sur-le-champ d'aller chercher votre supérieur. Non, mais... j'en ai marre de perdre mon temps avec des gens aussi... communs. Et dites bien à votre supérieur que c'est Mr. Diva qui le demande !

À peine une minute plus tard, le supérieur s'amena. Il semblait si impressionné par mon maître, que je commençais réellement à croire qu'il était important, celui-là. Je n'étais avec lui que depuis quelques heures, que déjà, j'avais remarqué que chaque fois que les gens le croisaient, ils se retournaient sur son passage, la bouche grande ouverte et les yeux tout ronds. C'est étrange... Plus tôt, chez Lyne et Évelyne, il avait dit qu'il était la plus grande pop star du monde. J'ignore ce qu'est une pop star, mais je sais toutefois que c'est le genre de personne qui impressionne les gens.

— Mr. Diva... comment puis-je vous aider ? dit le supérieur.

— Vous devriez plutôt dire : comment puis-je réparer la bêtise de mon idiotie d'employée ?

— Je ne comprends pas...

— Laissez... je ne voudrais pas faire perdre son emploi à madame. Il est clair que vu son incompetence, nul ne l'engagerait par la suite. Et qu'arriverait-il ? Elle se retrouverait au chômage ; et qui devrait payer pour cela ? Moi ! On augmenterait mes impôts juste pour nourrir cette bouche inutile. Alors, non... je vais plutôt aller droit au but de ma visite.

— Lequel est...

— Voilà ! Je viens de me procurer ce magnifique petit chiot, dit Carl en élevant ma cage à la hauteur des yeux du supérieur, et j'aimerais qu'on lui confectionne des vêtements dignes de son rang. Il est magnifique, n'est-ce pas ?

— Effectivement, c'est un très beau chihuahua, convint le supérieur en glissant deux doigts à travers le grillage de ma cage.

Du coup, j'en ai profité pour lui faire une léchette.

— Et alors ? s'enquit Carl.
— Et alors quoi ?
— Pouvez-vous habiller mon chien ?
— Écoutez... les vêtements pour chien ne sont pas notre spécialité, mais... que ne ferions-nous pas pour Mr. Diva !
— Vous, je vous adore !
— Et... quel genre de vêtements votre chien aimerait-il ?
— Un tuxedo, un pyjama, sept chandails, un manteau d'hiver, une veste pour le printemps, une autre pour l'automne, et... une serviette de bain. Et, bien évidemment, je tiens à ce que son nom figure sur chaque item.
— Et quel est son nom ?
— Gucci Givenchy 1^{er} !
— Euh... si j'ai bien compris, vous voulez des vêtements pour chien portant la griffe de Chanel, sur lesquels figureront les noms Gucci et Givenchy ?
— Vous avez tout compris !

C'est à ce moment que pour moi, le cauchemar a commencé. La dame, la subordonnée, telle que mon maître l'appelait, a commencé à prendre mes mesures : hauteur des pattes, mon entre-patte, le tour de ma poitrine, tour du cou... elle a tout mesuré. Tout ! Tout ! Tout ! Franchement désagréable ! Ce n'est pas l'envie de la mordre qui me manquait ! Mais comme je suis un bon chien et que je ne voulais faire mauvaise impression devant mon nouveau maître, je me suis retenu.

Après quoi, le cauchemar s'est poursuivi. Bien que Lyne avait bien précisé à Carl que j'avais déjà pris un bain le matin même, c'était comme si je n'étais pas assez propre pour lui. C'est alors qu'il m'a emmené chez un toiletteur pour subir « la totale », comme il a dit.

— Lavez-le de fond en comble ! On ne sait jamais... comme il vient de chez des gens plus qu'ordinaires, qui sait s'il n'a pas de puces ? Je veux qu'avant de mettre les pieds chez moi, il soit impeccable. Et je dis bien... impeccable !

— Mais monsieur, ce chien est déjà d'une propreté impeccable... de rétorquer le toiletteur à mon plus grand bonheur. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de plus.

— J'ai dit ! ! ! insista Carl. Vous le lavez, vous le frottez, et vous le parfumez ! Ce chien quitte un trou perdu pour venir vivre dans un château... il doit être à la hauteur !

Et voilà, c'était reparti ! Moi qui hais prendre un bain et encore plus le parfum, je devais me retaper tout ça. Je n'espérais qu'une chose, c'est qu'après tout ce tralala, je serais assez propre pour au moins les trois prochains mois.

Chapitre 4

C'est après toute cette gamme d'émotions que ce soir, pour la toute première fois, je passe la nuit chez mon nouveau maître, que je trouve assez particulier. Mais quand même, je crois qu'il a à cœur mon bien-être. Je pense sincèrement que je serai bien, avec lui, et que j'aurai droit à une vie hors de l'ordinaire... comme la sienne.

Après m'avoir installé sur un sofa tout neuf acheté spécialement pour moi, je le vois s'emparer d'une petite boîte rectangulaire toute noire sur laquelle il fait aller ses doigts. Au bout d'un court laps de temps, je l'entends dire :

— Salut, Loulou, comment vas-tu ?

J'imagine que la Loulou en question lui a répondu que tout allait bien, car il enchaîne en disant :

— Devine quoi ?

Court silence, et ensuite :

— Je me suis enfin procuré un chien ! Un chihuahua... exactement comme je le voulais. Tu devrais le voir, il est superbe !

Après un autre court silence, il poursuit :

— Dis, ça ne te gênerait pas si je te mettais sur le main-libre ? Ça me permettrait de faire ma toilette tout en te parlant.

Et j'entends répondre :

— Pas du tout. Je sais comment c'est important, pour toi, de te toiletter... un peu comme moi dans le temps ! Donc, tu as enfin réalisé ton rêve ! Te voilà propriétaire d'un petit toutou !

— Oui ! J'ai tellement hâte que tu le voies ! Il est tellement *sweet* !

— J'espère qu'il s'entendra bien avec Lou.

— Ah... ton stupide chien !

— Je te demande pardon !

— Mais c'est vrai qu'il est con, ce chien !

— Tu sauras que Lou est très intelligent. Bon... j'avoue qu'il jappe beaucoup, mais jamais sans raison. Je suis sûre qu'il s'entendra très bien avec ton chien, car il est très sociable. Tu l'as appelé comment, dis-moi ?

— Gucci Givenchy 1^{er} !

— Ha ! Ha ! Ha ! Voilà qui ne m'étonne pas. Toi et tes extravagances ! Même quand tu étais petit, tu ne faisais jamais rien comme les autres...

— Je tiens cela de toi, chère tante et agente !

— Euh... ouais... c'est vrai que je ne donne pas ma place. Je ne peux donc pas te juger ! Je t'ai pratiquement éduqué, alors forcément, tu me ressembles... sauf sur un point.

— Ah oui ? Lequel ?

— MOI, je garde mes animaux de la naissance à la mort, tandis que toi, tu t'en lasses au bout d'à peine deux mois !

Là, je m'inquiète. Moi qui croyais avoir trouvé un maître pour toute la vie après avoir vu Lyne et Évelyne si heureuses de me voir partir avec lui, voilà que j'apprends qu'il se lasse de ses animaux après deux mois. Ça dure combien de temps, au juste, deux mois ? Ouf ! J'espère que c'est long ! Je suis bien, ici, et je n'ai aucunement envie de partir. Il est vrai que Carl est un être un peu spécial, mais au fond, c'est une bonne personne. Hier, je n'avais rien, et aujourd'hui, grâce à lui, j'ai tout : des vêtements qui me seront livrés très bientôt, des jouets à profusion, un sofa, des gâteries en quantité phénoménale... le bonheur total, quoi ! S'il m'a offert tout ça alors qu'il me connaît à peine, pourquoi voudrait-il se débarrasser de moi dans deux mois ? Forcément, deux mois, ça doit être long... très, très long. J'ai tout de même hâte d'entendre la suite de la conversation...

— C'est vrai, mais... tu le sais, quand j'étais jeune, mes parents me permettaient d'avoir n'importe quel animal, sauf un chien. Et moi, je voulais un chien !

Carl... tu te souviens du premier animal que tu as eu ?

— Le hamster ?

— Exact. Tu te souviens de ce qui lui est arrivé ?

— Eh bien oui, il est mort.

— De quoi ?

— Je ne sais pas trop. Un jour, lorsque je suis revenu de l'école, je l'ai trouvé mort dans sa cage.

— Carl... ton hamster est mort, parce que tu avais omis de le nourrir. Il est mort de soif et de faim !

— Ce n'est pas vrai ! Je le nourrissais et je remplissais constamment son abreuvoir.

— Peut-être durant la première semaine, mais après deux semaines, tu t'en es lassé au point même d'oublier que tu avais un hamster. Résultat... la pauvre bête est morte.

— Bof... ce n'était qu'un hamster, après tout. Rien à voir avec un chien.

Oh...oh... devrais-je vraiment m'inquiéter ? Je n'ai pas envie de mourir de faim et de soif, moi ! C'est vrai qu'aucun animal domestique ne fait le poids à côté d'un chien, mais tout de même... vaut mieux savoir si mon maître priorise réellement la race canine. Je vais tout de suite vérifier si mes gamelles sont bien pleines. Ah... ouf... oui... J'ai plein d'eau et de croquettes. Ainsi, je ne risque pas de finir comme ce fameux hamster. Ceci étant réglé, retournons à la conversation entre Carl et sa tante.

— Et le lapin, tu t'en souviens ? Après seulement trois semaines, tu étais prêt à l'abandonner dans une forêt, tellement tu ne le supportais plus.

— Mais c'est con, un lapin ! Le pire achat que j'ai jamais fait !

— Je te signale que lui aussi, est mort. Et dans de bien tristes circonstances...

— Mais il était con, je te dis ! Ce n'est tout de même pas de ma faute s'il s'est faufilé dans une boîte d'écran de cinéma, et qu'il a manqué d'air après s'être rendu compte qu'il n'y avait pas de sortie à l'autre extrémité de la boîte. Franchement !

— Et qu'en est-il des mille et un perroquets que tu as eus ?

— Mais ça ne compte pas, les perroquets... je me les procurais uniquement afin de les revendre par la suite, et cela, dans le but de financer mon premier album!

— Bon... ça, je te le concède, mais...

— Ça n'a pas été si lucratif... tu te souviens ? Ces perroquets étaient de si basse qualité, que je n'ai jamais pu amasser toute la somme dont j'avais besoin. Heureusement que tu étais là pour combler ce qui manquait !

— Qu'importe... c'est le meilleur investissement que j'ai jamais fait ! Parlons maintenant de ce chat que tu as eu... comment s'appelait-il, déjà ?

— Ah... ce stupide animal baptisé Dior ! Ne m'en parle pas !

— Le pauvre... après seulement trois mois, il s'est bêtement enfui parce que tu ne voulais plus le laisser entrer dans ta maison.

— Mais il m'énervait, ce chat !

— Pourtant, tu le voulais tellement, au début.

— Oui, mais à la longue, je me suis rendu compte jusqu'à quel point c'était con, un chat. Tu le nourris, tu le cajoles, lui fournis un toit, et en échange, que te donne-t-il ? Rien. Absolument rien ! Il ne vient te voir que lorsqu'il a besoin de quelque chose. Je le trouvais ingrat, tiens ! Et pour lui donner une bonne leçon, suite à son manque de reconnaissance, je l'ai puni en le chassant quelques jours de ma maison.

— Et il est disparu...

— Une très bonne chose ! Sa litière me levait le cœur !

— Pauvre Gucci ! Mon petit doigt me dit qu'il connaîtra le même sort que toutes ces petites bêtes qui sont passées chez toi.

— Mais non... ne t'inquiète pas... j'ai toujours voulu un chien, tu le sais bien ! Et celui-là, crois-moi, c'est le bon.

— J'ose l'espérer, soupire Loulou. Promets-moi une chose... avant de t'en débarrasser, fais-moi signe. Autrement, je ne te le pardonnerai jamais ! Un chien, tu sais, c'est comme un enfant... quand on accepte d'en avoir un, c'est pour la vie.

Je n'ai jamais vu cette femme, mais je l'adore ! Je suis au comble du bonheur lorsque je l'entends dire cela !

— Quand m'amèneras-tu cette merveille ? Je meurs d'envie de la présenter à Lou.

— Ah, toujours ce stupide Lou ! Ce que je peux le détester, ce chien !

— Carl... je te défends de parler de mon chien de la sorte ! N'oublie pas que s'il est là, c'est en partie grâce à toi.

— Eh oui... je m'en souviens. Quelle erreur de ma part. C'est juste parce que quand ton ancien chien est mort, tu faisais tellement pitié, tant tu pleurais, que même si tu affirmais ne pas être encore prête pour accueillir un nouveau chien, je ne pouvais te laisser dans un tel état. Je n'arrivais même pas à t'imaginer sans un chien ! Depuis que je suis au monde que tu as un chien chez toi... Donc, lorsque Noah est mort, j'ai fait quelques recherches pour t'en trouver un autre, et c'est ainsi que je suis tombé sur cet imbécile de Lou.

— Ou plutôt sur ce superbe chien qu'est Lou ! Oui, il jappe trop, mais il est doté d'une incroyable intelligence ; et en plus, il est affectueux comme tout. Comme il vient d'un refuge

et qu'il a l'habitude de fréquenter d'autres animaux, je suis convaincue qu'il va bien s'entendre avec Gucci.

— Euh... c'est Gucci Givenchy 1^{er}.

— Oh... excusez-moi, votre seigneurie ! Quand donc cette rencontre historique aura-t-elle lieu ?

— Pourquoi pas samedi prochain ? Si tu me cuisines ta fameuse lasagne « Maître Pierre », ça me fera plaisir d'être au rendez-vous !

— Ha ! Ha ! Ha ! Cette lasagne... Tu te souviens de la façon dont j'ai obtenu la recette ?

— Mais oui, voyons ! En soudoyant un serveur du restaurant parisien « Maître Pierre » ! À défaut de convaincre le chef cuisinier de te transmettre la recette, le pauvre aurait dû s'en tenir à un pourboire des plus ordinaires, pour ne pas dire inexistant.

— Bon, d'accord... je l'ai un peu fait chanter, mais il reste que mon subterfuge a fonctionné ! La preuve, n'ai-je pas aujourd'hui la meilleure recette de lasagne au monde ?

— Ça, je l'admets. Comme quoi la fin justifie bel et bien les moyens ! Cela étant dit, Gucci et moi serons chez toi samedi prochain.

Cette femme semble beaucoup aimer les animaux, en particulier les chiens. Par contre, je n'aime pas du tout ce que j'ai entendu au sujet de la façon dont Carl traite ses animaux. C'est inquiétant. Non seulement il s'en lasse facilement, mais tous finissent dans des conditions atroces ! Pauvre lapin ! En tout cas, un chien averti en vaut deux. Je vais me tenir loin des écrans de cinéma !

Bon ! J'ai besoin de prendre l'air, moi. La maison est si grande, que je ne sais même pas où se trouve la porte. Cependant, je connais un truc pour obliger mes maîtres à me sortir, et qui fonctionne à tout coup. Voyons... où pourrais-je faire cela ? Ah, tiens... juste au pied du sofa où Carl est assis. Je m'y rends, je m'exécute, et j'attends. Un... deux... trois... puis j'entends :

— Gucciiiiiii ! ! !

Hi ! Hi ! Hi ! Ç'a fonctionné. En moins de deux, je parie que je vais être dehors.

— Sale petit con ! ! ! On ne fait pas pipi dans la maison ! Mais où est-ce que tu te crois ? Dans le taudis d'où tu viens ? Franchement ! Gontrand ! ! !

Gontrand ? Mais c'est qui, ce Gontrand ? Je ne veux pas de Gontrand, je veux qu'on me sorte dehors !

— Gon...trand ! ! ! Mais où êtes-vous donc, espèce de majordome à la noix ?

— Monsieur m'a demandé ? dit un vieil homme petit et chétif semblant tout droit sorti d'un film d'horreur. Oh... mais comme il mignon, ce chien !

— Bon ! Vous voilà enfin ! Vous en avez mis du temps. Gucci Givenchy 1^{er}, que je vous présente à l'instant, vient de s'échapper au pied de mon sofa, imaginez-vous donc ! Alors, veuillez nettoyer cela dans les plus brefs délais. Veuillez également à le punir en... euh... en le mettant dehors pour dix... non... quinze minutes. Ça lui apprendra !

Ce que je peux être brillant, des fois ! Et hop ! Me voilà dehors ! Comme il fait doux,

ce soir ! Une température parfaite pour explorer ma nouvelle cour et marquer mon territoire. Il a dit quinze minutes... je ne sais pas si c'est long, mais j'espère que c'est suffisant pour me permettre de faire le tour de ma nouvelle propriété. Wow ! C'est drôlement grand, ici ! Il me faudra toute une vie pour tout voir. Bon ! Commençons par ce drôle de carré qui est entouré de barreaux de fer. Je vais m'approcher pour voir ce que c'est. Hum... bizarre... ça ressemble à un bol d'eau géant. Ça tombe bien, car j'ai soif. Très soif, même. Mais pourquoi y a-t-il une clôture tout autour ? À quoi bon servir un bol d'eau, si aucun chien ne peut y accéder ? Attendez voir... le petit chien rusé que je suis trouvera bien une façon de contourner ce petit problème. Ah ! Voilà ! Ici, il y a un espace plus grand entre les deux barreaux. Comme je suis minuscule, c'est sûr que je vais arriver à me faufiler. Hum... c'est un peu serré... aïe ! Ça y est, j'y suis ! Incroyable ! Toute cette eau juste pour moi. Je vais mourir de tout, sauf de soif. Hum... mais pour accéder au doux nectar, je dois un peu pencher la tête. Beaucoup, même. Attendez... je vais juste m'étirer encore un peu le cou et... oups ! Je suis tombé dans le bol d'eau ! ! ! Zut ! Il y a tellement de liquide que je ne peux même pas toucher le fond. OK, quand je fais bouger mes pattes, j'arrive à avancer. Je n'ai qu'à continuer ainsi jusqu'au bord du bol et ensuite, il ne me restera qu'à en sortir. Ça y est, j'y suis... mais... mais... il y a trop d'espace entre l'eau et le bord... je suis trop petit. Je n'arrive pas sauter pour sortir de ce guêpier. J'espère que les quinze minutes de punition se terminent bientôt et que quelqu'un va venir à mon secours, car je faiblis. Mes pattes n'en peuvent plus de ramer ! Je suis... fatigué et je me sens aspiré vers le fond du bol. Glou... glou...

Chapitre 5

— Gontrand... mais où est donc mon chien ? Pourquoi ne me le ramenez-vous pas ?

— Parce que je ne le trouve pas, monsieur Carl. J'ai fait le tour de la cour, et... il semble qu'il soit disparu. Peut-être qu'il s'est sauvé, qui sait !

— Petit con ! Trouvez-le tout de suite et ramenez-le-moi. Sans quoi, je vous vire !

J'entends leurs voix, mais je suis incapable d'émettre le moindre son pour leur répondre. Et plus ils crient, moins je les entends. Comme s'ils s'éloignaient de plus en plus de moi. Soudain, je vois une lumière, une belle lumière blanche. Elle est si belle, que j'ai envie de la suivre. Je m'apprête à le faire, lorsque j'entends :

— Gucciiiiiiii ! ! ! Mais allez Gontrand ! Faites quelque chose ! Sautez à l'eau et ramenez-le-moi sur-le-champ !

— Tout de suite, monsieur ! Oh... pauvre petit chien. Il se noie dans la piscine !

J'entends des battements dans l'eau et tout à coup, la lumière blanche disparaît. À croire que je reviens dans le monde des vivants, puisque je revois ma triste réalité. Je suis au beau milieu d'un gigantesque bol d'eau, duquel je suis incapable de sortir. À nouveau, je me sens sombrer, puis tout à coup, une main empoigne mon petit corps. Épuisé, je trouve tout de même la force de me retourner pour poser le regard sur mon sauveur... Gontrand !

Lorsqu'il me sort de l'eau, je ne me sens guère mieux. Mon estomac voudrait cracher toute l'eau que j'ai bue en trop, mais j'ignore comment faire. Enfin, je vois mon maître se précipiter vers nous et lancer :

— Vite, Gontrand ! Faites venir le vétérinaire de ce pas ! Si ce chien meurt, non seulement je vous virerai, mais je vais vous en tenir responsable. Non, mais... vous auriez dû le surveiller ! Quelle incompétence ! Franchement ! Hors de question que ce chien meurt sans d'abord avoir étreint devant toute la galerie les magnifiques vêtements que je lui ai fait confectionner par Chanel ! Ça m'a tout de même coûté dix-mille dollars, cette histoire ! Allez, ouste... exécution, Gontrand !

Pendant que Gontrand s'exécute, je ne peux cesser de m'interroger sur les véritables sentiments de mon maître à mon égard. Pourquoi s'est-il entiché de moi, au juste ? Par amour pour moi, ou simplement pour épater la galerie, comme il dit ? Vraiment, je m'inquiète. Pendant qu'il est là, à lever et abaisser continuellement mes pattes avant, ce qui ne contribue en rien à améliorer mon état, je me demande si, pour le punir, je ne devrais pas suivre cette lumière blanche qui semble vouloir me conduire vers un monde meilleur. Après tout, j'en ai rien à faire, moi, des vêtements qu'il m'a commandés ! Même si j'ignore ce que sont des vêtements, mon instinct me dit que ça n'a rien d'important. Il me dit même que je n'aimerai pas cela du tout !

Finalement, le vétérinaire arrive. Après avoir éloigné mon maître de moi en lui disant que ce qu'il faisait pour me ranimer était tout à fait inutile, il me remet sur mes quatre pattes, avant de me tapoter doucement l'estomac. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me sens beaucoup mieux.

— Eurêka ! de s'écrier Carl en me serrant dans ses bras. Il est en vie ! Tu vas voir, mon p'tit Gucci... cette histoire va faire le tour des médias. Du coup, tu deviendras aussi célèbre que moi.

Il me dépose ensuite sur le sol et lance à son domestique :

— Gontrand ! Veuillez le rentrer dans la maison, lui donner une gâterie et le mettre au lit. Allez ! Plus vite que ça ! Gucci Givenchy 1^{er} n'attend pas !

Lorsqu'il a dit : « me mettre au lit », Carl ne plaisantait pas. Moi, je m'attendais à un petit coussin bien confortable, mais non... mon lit est à la grandeur de l'égoцентриté de mon cher maître. Rien de moins qu'un lit *king size* beaucoup trop grand pour moi ! Mais, heureusement, il est rempli de peluches de toutes sortes et de jouets amusants, comme des balles, des os à gruger et quoi encore ! Décidément, je suis tombé dans la caverne d'Ali Baba ! À défaut de pouvoir dormir, je pourrai au moins passer le temps en m'amusant.

Après m'avoir donné un bon biscuit, mais surtout pas d'eau, Gontrand s'apprête à me mettre au lit quand Carl se trouve à passer devant ma chambre, qui ressemble en tous points à une jungle.

— Mais quoi ? râle-t-il. Vous n'allez tout de même pas le mettre au lit... sans pyjama !!!

— Euh... cafouille Gontrand, l'air de ne pas comprendre.

— Mais voyons, Gontrand !!! Vous n'allez pas l'obliger à dormir tout nu ! Quelle disgrâce !

— Euh... c'est que les vêtements de votre chien ne sont pas encore arrivés... quel pyjama voulez-vous que je lui passe ?

— Celui que la ménagère a acheté tout à l'heure, au *Dollarama*. Bon... je conviens que ce n'est pas un pyjama digne de son rang, mais en attendant, c'est toujours mieux que de dormir le ventre à l'air !

— Ah... j'ignorais qu'Henriette avait été mandatée pour acheter un habit de nuit pour monsieur Gucci. Elle ne m'a rien dit... peut-être a-t-elle oublié. C'est fâcheux... elle dort, maintenant, et je ne sais pas où se trouve le vêtement.

— Quoi ? ? ? Cette sotte ne vous a pas dit qu'elle avait acheté un pyjama pour Gucci ? Quelle imbécile ! Je devrais la virer, tiens ! Allez, réveillez-la... pas question que Gucci Givenchy 1^{er} dorme comme le commun des mortels !

— Mais, c'est qu'il est déjà tard et que Mme Henriette doit se lever très tôt, demain.

— Tant pis pour elle ! Elle n'avait qu'à nous dire où elle a caché ce foutu pyjama !

— Je suis un peu mal à l'aise...

— Vraiment ? Eh bien moi, pas du tout ! Si vous croyez que je vais me gêner !

Et mon drôle de maître de s'élancer en direction de la chambre de cette pauvre Henriette que je ne connais pas encore.

— HENRIETTE ! ! ! hurle-t-il. Réveillez-vous, conasse !

En moins de deux, je vois revenir Carl accompagné d'une femme qui bâille aux corneilles.

— Henriette, où avez-vous mis le pyjama que je vous ai sommée d'acheter pour mon chien ?

— Mais... dans le tiroir de la vanité, monsieur. N'est-ce pas là que les vêtements de votre animal sont censés aller ?

— Quoi ? Comment avez-vous appelé mon chien ?

— Euh... « votre animal », monsieur.

— Mon chien, sachez-le, n'est pas un vulgaire animal. C'est Gucci Givenchy 1^{er} ! À cause de vous, il y a eu un grave problème de communication et, toujours par votre faute, Gucci a failli dormir dans des conditions lamentables. Combien avez-vous payé pour ce pyjama, au juste ?

— Euh... environ cinq dollars, monsieur.

— Parfait ! Cette somme sera prélevée de vos gages. Ça vous apprendra à nous laisser dans l'incertitude ! Maintenant, allez dormir. Demain, vous devrez vous lever plus tôt, car Gucci et moi prendrons notre petit déjeuner à six heures tapantes. Pas une minute de plus, et pas une minute de moins ! Quant à vous, Gontrand, vous ferez prendre une marche à Gucci dès cinq heures quarante-cinq, et vous le ressortirez tout de suite après son repas. Je n'ai pas envie qu'il s'échappe à nouveau dans la maison. Cela dit, avez-vous bien nettoyé son dégât de tout à l'heure ?

— Oui, monsieur Carl.

— Après lui avoir passé son pyjama, retournez dans le salon, et frottez encore. Mettez aussi du rafraîchisseur d'air partout. Je n'ai pas envie que ma maison sente le pipi de chien !

Sur ce, Carl se retire de la pièce sans le moindre mot pour moi. Même pas un petit « bonne nuit ». Ce qui suit n'est pas très agréable, je dois le dire. Henriette et Gontrand unissent leurs forces pour m'enfiler le fameux pyjama. J'ai beau me débattre, rien à faire ! Les plus forts, ce sont eux. Même s'ils s'évertuent à me répéter que je suis mignon comme tout dans mon beau petit pyjama tout bleu, je sais que j'ai l'air complètement ridicule. Heureusement que ma famille n'est pas là pour assister à cette scène ! C'est sûr que mes sœurs se seraient moquées de moi.

Mais le tout ne s'arrête pas là. Encore faut-il qu'ils me « bordent ». Aussi, toujours à deux, ils me posent dans l'immense lit, en espérant que je vais accepter de me laisser recouvrir d'un tas de couvertures. Je dois toutefois avouer que la taie d'oreiller sur laquelle ils viennent de me poser est drôlement confortable ! Les couvertures, par contre, je pourrais franchement m'en passer. Qu'importe, dès qu'ils seront partis, je trouverai un moyen de m'en défaire.

Finalement, malgré tout, j'ai passé une bonne nuit ! Faut dire qu'hier soir, j'étais épuisé. Non, mais... que d'émotions ! Ma maîtresse qui m'abandonne, Carl qui entre dans ma vie,

deux toilettages, ma mésaventure dans l'immense bol d'eau... sans compter tout le reste ! Oups, quelqu'un vient. C'est Gontrand. Je pense que je vais le voir souvent, celui-là !

— Bon matin, monsieur Gucci. On a bien dormi ?

Non, mais... il s'attend à quoi ? Que je lui réponde, peut-être ? Hum... comment lui faire comprendre que j'ai effectivement bien dormi et qu'il peut me retirer ce satané pyjama ? J'ai trouvé... je vais m'étirer en bâillant. Dès que je m'exécute, il me lance :

— Je vois que le petit chien-chien aimerait encore dormir...

Comme dirait mon nouveau maître, il est con, ou quoi ? Moi, tout ce que je veux, c'est qu'il me retire mon pyjama et qu'il m'emmène jouer dehors. Pas le choix... puisqu'il n'est pas du genre trop rapide, je vais faire ce qu'il faut. Je vous l'ai déjà dit, non ? Ça fonctionne à tout coup.

— Oh ! Vilain toutou ! Faudra laver tout le lit, maintenant. C'est Henriette qui sera contente !

Youpi ! Il me sort du lit, me débarrasse de ce stupide pyjama et m'emmène à l'extérieur. Il n'y a pas à dire, le plus fort des deux, c'est moi ! Je sens vraiment que je vais me plaire, ici. Et ce, malgré les excentricités de Carl.

Chapitre 6

Lorsque nous revenons de la promenade, Carl demande à Gontrand :

— Et alors ? A-t-il fait ses besoins ?

— Euh... monsieur... exception faite de celui qu'il a fait dans son lit... non, rien du tout.

— Quoi ? de s'emporter Henriette. Mais pourquoi ne m'avez-vous rien dit ?

— J'allais justement le faire, ma très chère, de répondre le majordome, visiblement mal à l'aise, pendant que de mon côté, j'accours vers ma gamelle.

— Mais voyons, Gontrand, vous ne savez visiblement pas vous y prendre avec les chiens ! laisse entendre Carl d'une voix exaspérée. Venez... je vais vous montrer. Gucci ! Viens, mon chien... viens voir papa !

En temps normal, je me serais précipité vers lui, mais là, j'ai trop faim. Qu'il attende que j'aie terminé de manger. Il est peut-être mon maître, mais je dois d'abord penser à moi !

— Gucci ? s'écrie-t-il. J'ai dit ici ! Tout de suite !

Encore là, je ne bouge pas. Si j'ai terminé de manger, je n'ai pas fini de boire.

— Gucciiiiiii ! ! ! hurle-t-il.

Oups... là, je serais mieux d'y aller. Aussitôt que je m'approche de lui, il enfile une laisse autour de mon cou. Quoi ? Ça veut dire qu'on me ramène à l'extérieur, sans même que j'aie eu à faire pipi ou... quelque chose d'autre pour leur faire comprendre que je souhaite sortir ? Quoique là, j'en ai pas vraiment envie, puisque je rentre tout juste d'une promenade ; mais bon... je ne vais pas m'y opposer.

Une fois dehors, Carl et Gontrand m'entraînent à l'orée de la forêt qui se trouve de l'autre côté de la rue, laquelle n'a pour toute demeure que la nôtre. Une fois sur place, Carl me commande :

— Allez, Gucci... fais ce que tu as à faire.

Hein ? Mais qu'est-ce qu'il veut dire, au juste ? Comme je ne sais pas trop, je me mets à gratter dans la terre et à répandre du sable sur l'asphalte.

— Non, Gucci ! s'énervé Carl. Là, tu défais toute ma forêt ! Ça m'a coûté une fortune, tu sais, pour recréer une mini-forêt en plein cœur du centre-ville ! Ce que je veux, c'est que tu fasses pipi, tu comprends ? Et pas juste pipi... pouh-pouh, également. Alors, vas-y ! Pipi et pouh-pouh !

« Pipi et pouh-pouh » ? Non, mais... qu'est-ce qu'il croit, au juste ? Il pense que je peux faire ça sur commande ? Et puis même si j'avais envie, je ne le ferais pas. Je préférerais me retenir et le faire lorsque j'aurais envie de sortir dehors. Sérieusement, il me prend pour un

con, ou quoi ? Malheureusement pour lui, je suis un chien futé, moi !

— Vous ne semblez guère avoir plus de succès que moi, monsieur, lance Gontrand, pince-sans-rire.

— Oh, vous... fermez-la ! vocifère Carl. Gucci... je t'ordonne de faire ce que je te dis ! Fais pipi et pouh-pouh, sinon... JE T'EXPÉDIE À LA SPCA ! ! !

C'est quoi, la SPCA ? Je ne sais pas, mais s'il menace de m'y envoyer, ça ne doit sûrement pas être un endroit très jojo pour un chien. Bon... je vais le contenter et faire un petit pipi. Pour le reste, je me le garde en réserve.

— Bravo, Gucci ! me complimente Carl. Vous voyez, Gontrand ? C'est comme ça qu'il faut faire ! Viens, mon chien, papa est très fier de toi. Tu sais ce qu'on va faire, aujourd'hui ? Eh bien, dès que je me serai préparé, nous irons tous les deux à mon studio d'enregistrement, où je te présenterai à tous mes musiciens, ainsi qu'à mes choristes et mes producteurs. Je suis persuadé qu'ils t'adoreront. En plus, tu auras la chance de m'entendre chanter gratuitement. Tu ne le sais peut-être pas, parce que tu n'es qu'un chien, mais tu en as de la veine ! Sais-tu combien d'argent les gens de la basse classe sont prêts à déboursier pour m'entendre pousser une note ? Tu n'as pas idée, mon chien ! Tu n'as pas idée ! Tu es vraiment un privilégié, toi, vraiment ! Allez, viens... on rentre.

— Je vous ferai remarquer, monsieur, signale Gontrand, que Gucci n'a toujours pas fait son... pouh-pouh.

— Mais voilà environ trente minutes que nous sommes ici à lui mettre de la pression pour qu'il s'exécute, et tout ce que nous avons pu obtenir, c'est un simple pipi. Pour le numéro deux, c'est peut-être que ce n'est pas son heure. Vous savez ce que ça veut dire, Gontrand ?

— Non...

— Ça veut dire que lors de sa prochaine promenade, si vous saurez l'heure à laquelle vous partirez, vous n'aurez aucune idée de celle à laquelle vous rentrerez. Étant donné qui je suis, je ne peux quand même pas passer toute ma journée à attendre bêtement que mon chien fasse ce qu'il a à faire. Après tout, c'est pour ça que je vous paie... faire ce que je ne veux pas faire. Donc, à compter de demain, plutôt que de sortir Gucci à cinq heures quarante-cinq, vous le sortirez à cinq heures. Et pas question de rentrer avant qu'il ait fait son pouh-pouh.

— Comme vous voulez, monsieur.

— Bon, je dois me doucher et ensuite, Gucci et moi partirons pour le studio d'enregistrement. Je suis sûr que là-bas, tout le monde craquera pour lui. Avec un peu de chance, peut-être que les gens de la télé seront là et qu'ils réaliseront un topo sur Mr. Diva et son merveilleux petit chien...

Cela dit, mon maître me prend dans ses bras et me transporte jusqu'à sa chambre. Wow ! Cette pièce est au moins dix fois plus grande que la salle des chiens qui se trouvait chez Lyne et Évelyne ! Il a un lit encore plus grand que le mien, une boîte à images aussi grande qu'un mur, des chiffonniers à perte de vue et un grand placard rempli de trucs. Incroyable ! Je suis riche ! Sa chambre débouche sur une salle de bain deux fois plus grande que ma chambre ! C'est fou ! Le grand luxe, quoi ! Mon maître s'y engouffre, après m'avoir ordonné de me coucher et d'être gentil jusqu'à ce qu'il revienne. Être gentil ? Qu'entend-il par là ? Est-ce que

j'ai déjà été méchant ? Je ne crois pas. Tout comme je ne crois pas qu'être gentil signifie rester couché jusqu'à ce qu'il arrive. Être gentil, pour moi, veut dire rendre hommage à sa magnifique chambre. Bon... par où commencer ? Sa boîte à images ? Non... son lit ? J'en ai déjà un, alors à quoi bon ! Et pourquoi pas l'immense placard ? Ça, c'est nouveau, pour moi, car sauf si je fais erreur, du fait que personne ne m'a encore fait faire le tour de ma nouvelle maison, je n'en ai pas. Voyons voir... wow ! Il y a toutes sortes de bouts de tissu, là-dedans : des courts, des longs... des chaussures, aussi, et de tous les genres. Hum... il y a même des pantoufles. J'adore les pantoufles ! Quand j'habitais chez Lyne et Évelyne, je passais mon temps à mâchonner les leurs. Je ne sais pas pourquoi, mais chaque fois, elles me disputaient. Je ne referai donc pas le même coup ici. Par contre, je vais laisser ma trace afin de me rappeler que je suis passé ici. Il suffit de lever un peu la patte, et hop... c'est fait ! Oh... mais que vois-je ? De magnifiques chaussures qui sentent le bon cuir frais. Oups... j'ai envie. Mais cette fois, c'est pour la grosse commission. Hum... où vais-je faire cela ? Tiens... il y a des trous dans les chaussures. Ne reste qu'à en choisir une.

Et voilà ! C'est fait ! En tout cas, ça soulage. Maintenant que j'en ai terminé, allons faire un petit somme en attendant le retour de mon maître, que je commence à aimer de plus en plus.

Je m'assoupis une quinzaine de minutes, jusqu'à ce que j'entende :

— Gucciiiiiii ! ! !

Oh, oh... je crois que Carl n'a pas apprécié ce que j'ai laissé dans sa chaussure.

— Sale cabot ! râle-t-il. Des Versace, en plus ! Sans compter mon bas ! Des Versace, également, et à cinq cents dollars la paire ! Petit con ! ! ! Gontrand ! Ici, tout de suite ! ! ! crie-t-il à travers une petite boîte fixée au mur.

— Oui, monsieur, répond Gontrand au bout de cinq minutes.

C'est que dans cette maison, il en faut, du temps, pour marcher d'une pièce à l'autre !

— Regardez ce que Gucci a fait ! ! ! Pouh-pouh dans ma chaussure ! Quant à mon bas... vous ne voulez pas savoir ce qu'il sent ! Trouvez-moi tout de suite un autre bas et une chaussure pareils à ceux-ci !

— Je ne suis pas certain, monsieur Carl, que j'y arriverai, sauf si vous voulez commander ces bas et ces chaussures en double...

— Eh bien non ! ! ! À cinq cents dollars la paire de bas et dix mille la paire de souliers... non ! Absolument pas ! À vous d'appeler la compagnie et de les sommer de m'en livrer un de chaque, et sur-le-champ !

— Euh...

— Exécution ! Tout de suite ! ! !

Il est drôle, mon maître. Comme si une compagnie, quelle qu'elle soit, pouvait fabriquer et livrer un bas et un soulier faits sur mesure sur-le-champ ! Bien évidemment, Grontrand est revenu moins de dix minutes plus tard pour lui dire qu'il devait songer à un plan B.

— Zut ! poussa Carl. En ce cas, sortez-moi les Christian Dior.

— À vos ordres, monsieur, répond Gontrand avec un soupir de soulagement.

À peine quelques minutes s'écoulaient avant qu'on se retrouve dans la voiture aussi grande que mon ancienne maison. Selon ce que j'ai appris, on appelle ça une limousine. Et à ce qu'il semblerait, ce n'est pas tout le monde qui peut s'en offrir une. À croire que je suis réellement privilégié.

Au bout d'une demi-heure, le véhicule s'arrête devant un immense édifice et notre chauffeur s'empresse d'ouvrir notre portière afin de nous permettre de quitter l'habitacle. Une fois sur le trottoir, plutôt que de me traîner en laisse, mon maître me prend dans ses bras, pendant qu'une horde de jeunes filles se précipitent vers nous.

— Mr. Diva ! S'il vous plaît, un autographe ! s'écrient certaines, presque au bord des larmes.

— Mais vous voyez bien que je ne peux pas, répond Carl. J'ai mon chien dans les mains et il n'est pas question que je le dépose au sol. Un plan pour qu'il attrape toutes sortes de microbes et qu'il se salisse les pattes.

— En ce cas, insistent les filles, visiblement déçues, pouvons-nous nous faire photographier avec vous et lui ? Il est vraiment magnifique, votre chien !

— N'est-ce pas ? réplique fièrement mon maître. Mais oui... vous pouvez. Pourvu, bien sûr, que vous me promettiez de publier ces photos sur vos réseaux sociaux, tout en y précisant le nom de mon nouveau chien, Gucci Givenchy 1^{er}, et d'indiquer le titre de mon nouvel album : *Hustlers Forever Young* !

— C'est promis, Mr. Diva !

— Vous devez également me garantir d'assister à mon prochain spectacle à Montréal...

— Ça, c'est sûr !

— Parfait... mais faites vite, mon temps est compté !

Pendant que tout le monde se dépêche de se faire photographier avec nous, une des filles demande à Carl la permission de me caresser. Moi, j'aurais bien voulu, mais à mon grand désarroi, il lui répond :

— T'es givrée, ou quoi ? Faut tout de même pas pousser ta chance ! Puisque tu viens probablement des bas-fonds de la ville, qui me dit que tu ne lui transmettras pas une quelconque infection ?

Devant le visage atrocement déçu de la jeune fille, je ne peux faire autrement que de soulever la tête et émettre quelques gémissements. Je ne le connais pas encore beaucoup, mais ce qu'il peut être dur, parfois, mon maître ! Réalisant sa maladresse, il se ravise et dit :

— Bon... tu peux le toucher, mais uniquement après t'être lavé les mains dans la fontaine qui est là-bas.

C'est quand même ça ! Après s'être exécutée, malgré l'humiliation qu'était la sienne, la gamine revient vers moi pour me caresser la tête. Ayant pitié d'elle, je lèche ses doigts pour la consoler un peu.

— Gucciiiiiii ! ! ! s'écrie aussitôt Carl. Ne sois pas vulgaire, voyons ! Ni toi ni moi ne connaissons cette fille qui, visiblement, appartient à la classe ouvrière ! Elle n'est pas digne de ton rang... ou plutôt, de ton nouveau rang !

Et ça y est ! L'enfant, plus humiliée que jamais, éclate en sanglots.

— Mais non ! s'exclame alors Carl. Il ne faut pas pleurer, chère fille, car je t'offre à l'instant la chance de toute une vie ! Celle de te faire photographier avec Gucci et moi !

Une fois la photo prise avec la pauvre jeune fille en larmes, il ajoute :

— Lorsque tu publieras ceci sur ta page Facebook, ne va surtout pas faire une faute en écrivant le nom de mon chien : Gucci Givenchy 1^{er}. Je n'ai pas le temps de te l'épeler, mais si tu vas sur Google...

— Je sais parfaitement comment chercher sur Google, s'irrite la fille. J'appartiens peut-être au peuple ordinaire, mais je ne suis tout de même pas sotte.

— Vraiment ? s'exclame Carl. En ce cas, tu viendras me voir dès que tu seras en âge de travailler. J'aurai peut-être besoin d'une nouvelle bonne.

Puis, sans attendre de réponse, il nous fait quitter le bain de foule pour nous engouffrer à l'intérieur des locaux abritant sa maison de disques.

Heureusement, le reste de la journée s'est déroulé à merveille, mon maître s'étant montré affable et courtois avec tous les gens que nous avons croisés. De même, chacun a fait preuve de gentillesse envers moi, en me comblant de caresses et de compliments. Un plan pour que je devienne aussi prétentieux que Carl ! Chaque fois que j'ai eu droit à une quelconque attention, je me suis fait un devoir de rendre la politesse à l'aide de grosses léchettes. C'est ainsi que j'ai pu me familiariser avec le métier de Carl. Rien de compliqué, en fait. Il se tient debout derrière un long bâton qui le fait parler encore plus fort, sauf que plutôt que de parler, il chante en gesticulant. Rien de compliqué, donc, hormis qu'il doit s'y reprendre à plusieurs reprises avant de dire : « C'est dans la boîte, les amis, on tient un *hit* ! ». J'ignore ce qu'est un « hit », mais ce que je sais, c'est que ça rend tout le monde heureux.

Lorsque nous sommes revenus à la maison, c'est en chien heureux que je me suis laissé border dans mon lit, vêtu de ce satané pyjama !

Chapitre 7

Voilà cinq jours que je réside chez Carl, et tout va à merveille. Enfin, presque... il ne reste plus qu'à s'ajuster pour savoir où et quand je dois faire mes petits besoins. Si seulement je pouvais parler, je pourrais leur expliquer que c'est lorsque je me mets à tourner en rond qu'il faut me sortir dehors, mais ils ne voient rien ! Ils me sortent à leur convenance, sans se soucier de savoir si c'est le bon temps. Ils applaudissent quand je fais un pipi ou autre chose, et se désolent quand je ne fais rien. Et si je m'échappe dans la maison parce qu'ils n'ont pas porté attention à mon comportement, c'est la catastrophe ! Carl hurle, Gontrand panique et Henriette fulmine, car c'est elle qui doit tout nettoyer. Mais bon... hormis ce petit problème, tout baigne dans l'huile. J'ai des jouets à profusion, mes gamelles sont toujours pleines et j'ai une armoire remplie de gâteries : des biscuits, des saucissons, des os à gruger, bref... j'ai tout. Je suis vraiment le chien le plus chanceux au monde !

Donc, le jour cinq suivant mon arrivée, mon maître semble tout fébrile, après avoir reçu un coup de fil. Tout de suite après avoir raccroché, je l'entends hurler :

— Gontrand ! ! ! Venez ici sur-le-champ !

— Oui, monsieur, répond le majordome, en s'amenant au pas de course.

— Le directeur de la maison Chanel vient d'appeler pour me dire que les vêtements de Gucci sont enfin prêts. La session d'essayage aura donc lieu cet après-midi. Alors, préparez le chien et prévenez le chauffeur qu'il devra nous conduire là-bas dans exactement trente-deux minutes et trente secondes... pas une seconde de plus, et pas une de moins ; sans quoi, il est viré, et vous de même !

— Ce sera fait, monsieur, n'ayez crainte, articule nerveusement Gontrand.

Quant à moi, je me pose des questions. Chanel... ça me rappelle quelque chose, ce nom. Vous savez, souvent, les prétendus experts du monde canin prétendent que nous, les chiens, n'avons pas de mémoire. Or, c'est complètement faux ! Laissez-moi vous dire que nous avons une mémoire d'éléphant ! Nous fonctionnons par association, voyez-vous, et... je sais que le nom Chanel me rappelle une mauvaise association ! Ah, oui... Chanel égal tripotage. Je me souviens de mon passage là-bas. Ils ont glissé un ruban sous chaque partie de mon corps, pour prendre mes mesures. Et pour mesurer, ils ont tout mesuré ! C'était l'enfer ! Tout ça pour des vêtements hors de prix qui me rendront aussi ridicule que lorsque je porte mon fichu pyjama. Retenez bien ceci : les chiens détestent porter des vêtements ! Nous ne sommes pas faits pour cela. Malheureusement, bien des maîtres ne semblent pas le comprendre ! Comme le mien, par exemple... Qu'est-ce qu'il ne ferait pas, celui-là, pour épater la galerie ! Mais bon... si ça peut lui faire plaisir, je suis prêt à me sacrifier.

Exactement trente-deux minutes et trente secondes plus tard, Gontrand et mon maître viennent me cueillir afin de me transporter dans ce que j'appelle la limousine maison. Carl semble tout excité.

— J'espère que les vêtements feront ! Surtout le tuxedo. Demain, je compte bien le lui faire porter lorsque nous nous rendrons chez ma tante Loulou.

— Mais voyons, répliqua Gontrand, vous savez bien que votre tante n'a nullement besoin d'être impressionnée de la sorte. Malgré qu'elle soit aussi riche que vous, elle est restée aussi simple et humble qu'elle l'était avant votre succès.

— Justement... elle devrait prendre des notes ! Il est grand temps qu'elle affiche sa réussite. Quand je pense que son cocker épagneul pure race vit dans autant de simplicité... sans vêtements, sans domestiques... j'en ai la nausée.

— Mais elle l'aime, son chien, et lui aussi, l'aime... n'est-ce pas tout ce qui compte ?

— Ce que vous dites est vrai, mais étant donné notre notoriété à tous les deux, elle devrait faire des efforts pour afficher notre *standing*.

— Votre tante est ce qu'on appelle une personne qui vit dans la simplicité volontaire... elle n'aime pas exhiber sa richesse. Laissez-la donc faire et cessez de vouloir l'impressionner.

— Vous savez, c'est grâce à elle si je suis parvenu à devenir ce que je suis aujourd'hui... je ne cherche simplement qu'à lui prouver que ses efforts ont porté leurs fruits. C'est d'ailleurs parce que je sais qu'elle adore les chiens que je me dévoue à ce point pour en rendre un heureux ; car je sais que ça la rendra fière de moi.

— Si vous le dites, réplique Gontrand.

Puis nous arrivons enfin à la boutique Chanel, située en plein cœur du centre-ville de Montréal. C'est alors que mon cauchemar recommence !

Je ne sais pas combien de vêtements on m'a fait essayer, mais chaque fois, j'avais droit à des commentaires tels que :

— Oh ! Regardez à quel point il est mignon ! Ce vêtement lui va à ravir !

C'est plutôt drôle, car pour ma part, chaque fois qu'on m'attife d'un nouveau costume, je trouve que j'ai l'air d'un vrai guignol. Heureusement, nous n'aurons pas à revenir, car il semble que tous les vêtements « me vont à ravir ». Pour pousser la note, mon maître va même jusqu'à faire voter le personnel du magasin, afin de déterminer quel costume je devrais porter lors de ma visite chez sa tante Loulou. Résultat du vote ? Le tuxedo ! Celui que je déteste le plus, en raison du nœud papillon qui l'accompagne et qui ne cesse de me serrer la gorge. J'espère que cette visite en vaudra le coup, parce qu'autrement, croyez-moi, je n'hésiterai pas à utiliser mes dents pour détruire ce bout de tissu, de la même manière que je détruis mes ours en peluche.

Chapitre 8

Le lendemain, jour de la fameuse visite chez tante Loulou, c'est le branle-bas de combat à la maison. Tellement, que Gontrand a oublié de me sortir à cinq heures pile, tel qu'il aurait dû le faire. Résultat ? Euh... je crois que vous vous en doutez. Je me suis échappé un peu partout dans la maison... dégâts que Carl a bien évidemment ordonné à Henriette de ramasser. Cependant, contrairement à ce qui se passe normalement lorsque je fais ma trace dans la maison, on ne m'a pas montré le chemin de la porte. D'où la raison pour laquelle je me suis échappé comme jamais. C'est fou comment certaines fois, les maîtres ne comprennent pas rapidement !

Apparemment, tout le monde était trop occupé à me rendre suffisamment présentable pour Loulou. Même si je ne la connais pas encore, je commence à en avoir ras-le-bol de celle-là ! On semble tellement redouter son avis à mon sujet, qu'on s'efforce de me rendre parfait. Trop parfait !!! J'ai même eu droit à un bain... encore !!! Ainsi qu'à un pédicure et, bien sûr, une session d'habillage. Car bien qu'il était convenu que je devais porter le tuxedo, Carl a eu des doutes de dernière minute. C'est pourquoi il a insisté pour que Gontrand m'enfile deux ou trois autres costumes avant de finalement revenir à sa première idée. Que du temps perdu !

Alors qu'à leurs yeux, je suis prêt, Carl me prend fièrement dans ses bras et me transporte jusqu'à la « maison sur roues ». Pour une fois, ni Gontrand ni Henriette ne nous accompagnent. Ils étaient tous deux trop occupés à nettoyer mes dégâts.

Selon ce que j'ai entendu, tante Loulou habite le Plateau Mont-Royal, un quartier de Montréal ultra branché qui fait suer tous les conducteurs automobiles, en raison du trafic constant qui y règne et des problèmes de stationnement. Suite à l'émission, par notre chauffeur, d'une quantité de jurons que je ne vous répéterai pas, nous parvenons enfin à trouver un espace pour garer notre immense voiture. Malgré les embûches, l'endroit est superbe. Tante Loulou habite un immeuble à appartements situé en face d'un immense parc. Quel rêve pour un chien ! Il y a tout, là-dedans : de grands espaces verts, des sentiers, des lacs... même un parc à chiens ! Je sais tout cela, car avant de nous rendre chez Loulou, nous avons fait une longue promenade dans le parc qui, soit dit en passant, s'appelle le parc La Fontaine. Lorsque nous sommes passés devant le parc à chiens, j'ai tout fait pour qu'on m'y laisse aller, mais Carl a refusé.

— Non, mais... t'es malade, ou quoi ? m'a-t-il lancé. Un plan pour que tu attrapes les puces de tous ces cabots et qu'ils t'arrachent ton tuxedo à deux mille dollars ! Sache ceci, mon chien : les gens comme nous ne se mêlent pas au petit peuple. On les laisse nous admirer, et on continue notre chemin.

Je ne sais pas s'il a raison, mais je sais ceci : le petit peuple semble avoir beaucoup

plus de plaisir que nous ! Quand je vois tous ces chiens courir au grand air, en toute liberté, je les envie. Moi, je suis là à les regarder, tandis qu'aucun ne me remarque. Mon maître a dit : « qu'on les laisse nous admirer ». Or, en ce moment, je ne sens aucun regard d'admiration posé sur moi. C'est même tout le contraire...

Lorsque finalement nous nous pointons à la porte de Loulou et qu'elle nous ouvre pour nous laisser entrer, j'ai enfin pu mettre un visage sur la voix. Comme elle est sympathique, cette femme ! Dès qu'elle m'a vu, elle m'a traité comme si elle me connaissait depuis toujours. Elle m'a pris dans ses bras en me couvant de mille et un bisous.

— Comme tu es beau ! ne cessait-elle de répéter. Et tu as mis un tuxedo pour venir me voir ? Mais il ne fallait pas, voyons !

Une fois dans l'appartement, après qu'elle m'ait déposé au sol, je fais la connaissance de son chien.

— Gucci, dit-elle, je te présente Lou. Lou, je te présente Gucci.

Pas gêné pour cinq sous, Lou, commence alors à me renifler partout. Tellement, que j'en suis intimidé. Soudain, il s'arrête, me regarde droit dans les yeux et me dit :

— Viens, p'tit minus. Je vais te montrer ma boîte à jouets. Comme t'es visiblement encore un bébé, sûrement que tu vas aimer. Soit dit en passant, t'es bizarre avec ton costume !

Sans mot dire, je le suis, pendant que mon maître discute avec sa tante.

— Avant de venir, dit-il, nous nous sommes rendus au parc pour que Gucci y fasse ses besoins. Tu aurais dû le voir, lorsque nous sommes arrivés devant le parc à chiens ! Il tirait sur sa laisse et n'arrêtait pas de pleurer, tellement il voulait se mêler aux autres chiens.

— Tu ne l'as pas laissé faire ? réplique Loulou.

— Quoi ? Mais t'es folle, ou quoi ? Pas question que mon chien se mêle avec ceux de la basse classe !

— Carl... pas de ça avec moi, je t'en prie ! Je te rappelle que même que si aujourd'hui, nous avons réussi, toi et moi venons tous les deux de ce que tu appelles... la basse classe. On n'y était pas si mal, d'ailleurs...

— Veux-tu dire que tu n'aimes pas notre *standing* de gens riches et célèbres ?

— Non, j'aime bien, nous avons travaillé suffisamment fort pour y arriver. Mais je tiens à rester humble.

— Rester humble... c'est pour les perdants, cette mentalité !

— Non, Carl... dis-toi bien une chose : le succès peut nous être enlevé beaucoup plus facilement que nous l'avons acquis. Il faut être reconnaissants de notre réussite, et ne jamais la tenir pour acquise.

Hum... je sens que mon maître se fait servir une belle leçon d'humilité. De mon côté, je suis en train de bâtir une belle amitié avec Lou. Après qu'il m'ait fait faire le tour de ses jouets, tous regroupés dans une grande boîte en verre, nous nous rendons dans le salon, près d'une grande porte vitrée, afin de discuter un peu entre chiens.

— Alors, p'tit minus, tu viens d'où ?

— Je restais avec une mère et sa fille qui m'ont vendu comme de la chair à saucisson ! J'étais bien, là-bas, avec ma mère et mes deux sœurs, mais bon... pour une raison que j'ignore, elles se sont débarrassées de moi. En échange, Carl leur a remis un bout de papier. Tu aurais dû les voir quand nous avons quitté leur maison... elles avaient l'air presque contentes d'assister à mon départ.

— Ton départ à toi, ou celui de ton maître ?

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que ton maître est assez particulier, ne l'as-tu pas remarqué ?

— Oui, mais... il est généreux avec moi. Tu devrais voir ma chambre et tout ce qu'il m'a acheté.

— Dont ce stupide tuxedo...

— Euh... ouais... mais ça, j'aime moins. Ce que je donnerais pour m'en débarrasser !

— T'as qu'à te tortiller jusqu'à ce que Loulou te remarque. Elle, elle ne se gênera pas pour te l'enlever. Carl aura beau dire ce qu'il voudra, il n'a jamais le dernier mot avec elle. Je crois bien que c'est la seule personne qui a une emprise sur lui. C'est que depuis qu'il est une vedette à la noix, il a la grosse tête.

— Tu ne sembles pas l'aimer...

— Pas vraiment, non... même si je devrais.

— Je ne te suis pas.

— Bien, si je suis ici, c'est grâce à lui. Je me suis retrouvé dans un refuge après que ma première maîtresse m'ait abandonné et que sa mère, qui m'a pris en charge, m'ait violemment battu.

— Oh... je suis désolé pour toi.

— Oui, moi aussi je le suis. Quand je suis arrivé au refuge, je n'avais plus aucune confiance envers les humains. Donc pour faire court, durant la même période, Loulou a perdu son chien, qui est décédé d'une grave maladie. Comme c'est arrivé subitement, elle n'y était pas préparée. Elle avait vécu avec ce chien pendant sept ans et avant lui, elle en avait eu un autre qu'elle a gardé de la naissance jusqu'à la mort. Alors, quand le deuxième est décédé, cela faisait vingt-deux ans qu'elle vivait avec un chien auprès d'elle.

— Oh... j'imagine que ça n'a pas été facile pour elle. Elle semble vraiment aimer les chiens.

— Aimer les chiens, tu dis ? Elle nous vénère ! Toujours est-il que deux jours après la mort de son chien, elle avait tellement de mal à s'en remettre, que c'est tout juste si elle ne remplissait pas encore sa gamelle, le matin, en se levant.

— Hum... c'est triste.

— Oui, mais ç'a été un événement heureux pour moi, car Carl, et c'est pour cela que je devrais l'aimer, a eu pitié d'elle. Elle disait qu'elle n'était prête à reprendre tout de suite un autre chien, car elle travaillait très fort, à l'époque, pour mettre sur pied la carrière de son neveu. Malgré ça, Carl a fait des recherches pour lui dénicher un nouveau compagnon et ne cessait de lui envoyer des courriels contenant des photos de chiens qu'il trouvait potentiellement intéressants. Elle a effacé tous les courriels, jusqu'à ce qu'elle tombe sur ma photo. Apparemment, elle rêvait d'avoir un cocker épagneul.

— Et alors ?

— Eh bien, elle a craqué pour moi et a tout de suite appelé le refuge où je me trouvais.

— Et alors ?

— Normalement, lorsque quelqu'un souhaite adopter un chien d'un refuge, il doit se rendre lui-même sur place. Mais comme le refuge se trouvait loin d'ici et que Loulou n'avait pas de voiture, elle a demandé à ce qu'on me conduise chez elle. La responsable, qui avait senti son grand amour pour la race canine, a eu pitié de son histoire et a accepté.

— Quelle histoire ?

— T'écoutes quand je te parle, p'tit minus, ou tu dors ? Je t'ai dit qu'elle venait de perdre un chien qu'elle adorait !

— Ah, oui... désolé.

— Donc, comme je te le disais, la responsable du refuge, après m'avoir donné un foutu bain, chose que je déteste, m'a conduit ici.

— Moi aussi, je déteste les bains !

— Tous les chiens détestent ça, p'tit minus !

— Et que s'est-il passé, ensuite ?

— Quand Loulou, qui a tout de suite craqué pour moi, a tenté de me prendre dans ses bras, j'ai tenté de m'enfuir, car, comme je te l'ai dit, je n'avais plus aucune confiance aux humains.

— Et alors ?

— Eh bien, elle a vite fait de me rattraper en me disant : « Ah, non ! Pas de ça avec moi. Tu es ici pour rester, mon petit bonhomme, et ceci, à la vie, à la mort ! »

— Et alors ?

— J'ai craqué à mon tour. Du coup, j'ai su qu'elle et moi, c'était pour la vie. Cela fait maintenant deux ans que je suis ici, et j'en ai quatre. Ce qui est drôle, c'est que ma maîtresse s'appelle Loulou, et que moi, j'ai été nommé Lou. Drôle de hasard ! À croire qu'on était fait l'un pour l'autre.

— Es-tu heureux ?

— C'est le bonheur total, p'tit minus ! Je n'imagine pas ma vie ailleurs qu'ici.

— J'espère que je vivrai la même chose avec Carl.

— T'es givré ou quoi ? S'il te garde trois semaines, t'auras battu un record !

— Merci de m'encourager, dis-je en pleurant presque.

— Écoute, je ne veux pas te faire peur, mais Carl n'en a que pour lui. Depuis qu'il est riche, il s'achète tout ce qui lui passe par la tête et s'en lasse au bout d'à peine quelques jours.

— Tu m'as dit pourquoi tu devrais l'aimer, mais tu ne m'as pas dit pourquoi tu ne l'aimais pas...

— Je ne l'aime pas, parce que depuis que je vis ici, il n'arrête pas de me lancer des insultes... tantôt, je suis un gros bêta, tantôt je suis laid... ça n'arrête pas ! Il a tout fait pour que je vienne habiter ici, et maintenant, il fait tout pour que Loulou me vire !

— En tout cas, moi, je crois qu'il m'aime vraiment, car il m'emmène partout avec lui. Il m'aime tellement, qu'il ne laisse personne m'approcher.

— Il t'aime parce que tu es son nouveau jouet, mais libre à toi de croire ce que tu veux. Euh... je peux savoir ce que tu fais ?

— Je fais ce que tu m’as dit de faire... je me tortille ! Si c’est le seul moyen pour qu’on me débarrasse de ce foutu tuxedo, alors...

— Ah... continue comme ça... je suis sûr que dans moins d’une minute, Loulou va lire dans tes pensées.

Faut croire que Lou connaît très bien sa maîtresse, car effectivement, moins d’une minute plus tard, elle réplique en disant à Carl :

— Écoute, je sais que tu voulais réussir ton entrée en emmenant ton chien ici vêtu comme un prince, mais maintenant que c’est réussi, que dirais-tu si on lui retirait son costume ? Regarde... il n’est clairement pas à l’aise.

— Ce que c’est compliqué, un chien ! Un costume à deux mille dollars, et monsieur n’est pas content ! Ça va... enlève-le-lui ! On gardera ça pour les tapis rouges... ça impressionnera sûrement la presse.

Et Loulou me retire enfin ce satané tuxedo. Ceci fait, mon regard se pose vers la grande galerie qui se trouve derrière les portes vitrées. Il y a des chaises, des fleurs, une table de jardin, et... des jouets ! Comme j’ai envie d’y aller ! D’autant plus qu’il fait très beau, dehors... vous connaissez mon petit truc lorsque je veux sortir, pas vrai ? Je me mets donc à tourner en rond afin de trouver le meilleur endroit possible, mais juste avant que je m’exécute, Loulou s’empresse de me prendre dans ses bras et de me poser sur la galerie. Mince, alors ! Une vraie sorcière ! Elle lit dans mes pensées ! Par la même occasion, elle commande à Lou de venir me rejoindre, ce qu’il fait aussitôt, mais à contrecœur.

— Dis donc, p’tit minus, t’allais vraiment faire pipi dans la maison ?

— Eh bien oui, puisque je voulais sortir.

— T’es con, ou quoi ? Les pipis, ça se fait dehors, pas dans la maison !

— Ah oui ? Mais pourquoi on me met dehors seulement lorsque je fais pipi dans la maison ?

— Tu n’as qu’à demander la porte chaque fois que tu veux sortir ou faire pipi. Crois-moi... tu t’attireras beaucoup moins la colère de ton maître.

— Et je fais quoi pour « demander la porte » ?

— Tu t’assis devant et t’attends.

— Et ensuite ?

— Tu attends encore.

— Et si mon maître ne m’ouvre toujours pas la porte, je fais quoi ?

— Là, c’est lui qui est con. Car ça veut dire qu’il ne porte pas attention à toi, et que si tu t’échappes dans la maison, c’est de sa faute. Mais si tu es plus intelligent que lui, tu as deux autres solutions...

— Lesquelles ?

— Tu as le choix entre japper et pleurer. Pour ma part, je préfère japper... c’est plus viril.

— Ah bon...

— Et quand t’en as marre d’être dehors, tu fais la même chose. Comme présentement, je désire rentrer. Alors, je vais japper un bon coup, jusqu’à ce que Loulou m’ouvre. Ça ne devrait pas être long, car quand je jappe, ça dérange tous les voisins, et elle a horreur de ça.

Après qu'il se soit mis à japper, pour ne pas dire hurler, je réalise que son truc fonctionne vraiment, car en moins de deux, tante Loulou se précipite pour venir ouvrir la porte. Wow ! J'en apprends des choses !

— Ce qu'il est con, ce chien ! râle Carl. Il énerve tout l'immeuble avec ses jappements !

— J'avoue que ce n'est pas toujours plaisant, convient Loulou, mais que veux-tu ? C'est sa façon de communiquer. Toi, quand tu veux quelque chose, tu parles, tu cries, ou tu pleures... lui, il ne peut que japper.

— Tu devrais vraiment t'en débarrasser ! Quelle nullité, ce chien.

— Carl... je t'interdis d'insulter mon chien. Il comprend, tu sais ? Et je ne veux pas qu'il soit malheureux à cause de tes vilains commentaires.

Lou disait donc vrai. Mon maître se plaît vraiment à le rabaisser. Comme c'est triste. Je vais essayer de faire changer les choses, car Lou, c'est vraiment un bon chien... mon ami pour la vie ! Lorsque Carl s'apprête à répliquer à Loulou, quelqu'un frappe à la porte.

— Ça doit être mon voisin Hugo, dit Loulou tout enjouée. Je lui avais dit que tu viendrais avec ton nouveau chien.

Du coup, Lou s'emballe et jappe comme un déchaîné, ce qui fait rager Carl, qui lui lance :

— Ferme ta gueule, sale chien ! Personne ne t'aime, tout le monde te déteste, à commencer par moi !

Le pauvre Lou, triste, arrête aussitôt de japper et se couche dans un coin, pendant que Loulou réplique en disant :

— Encore une fois, Carl, je t'interdis de parler à mon chien de cette façon. Il est chez lui, ici, et il n'a pas à subir tes insultes !

Fort heureux de ce qu'il vient d'entendre, Lou reprend du poil de la bête et se lance à la rencontre du voisin, qui lui, se précipite plutôt vers moi.

— Ah... voilà donc le petit chien de Carl ! s'exclame-t-il. Comme il est beau ! Mais il est si petit !

Visiblement jaloux, Lou s'empresse de se mettre entre nous deux pour recevoir les câlins qui m'étaient dus.

— Mais oui, Lou, dit alors Hugo en le caressant. Ce n'est pas parce que je m'intéresse à Gucci que je ne t'aime plus. Tu sais que je t'aimerai toujours ! À la vie, à la mort !

L'air rassuré, Lou le laisse me caresser. Il a l'air gentil, ce Hugo. Vraiment gentil, même. Plutôt grand, de poids moyen, sa tête chauve respire la bonté. Il aime les animaux, ça, c'est sûr. Je ne sais pas pourquoi, mais je sens que je vais le revoir souvent, celui-là, au même titre que Loulou et Lou, d'ailleurs.

Chapitre 9

Durant les deux mois qui ont suivi, Carl et moi avons pris l'habitude de visiter Loulou, Lou et Hugo tous les samedis. Chaque fois, c'était la fête ! Pendant que les humains célébraient autour d'une bonne bouffe ou d'un bon verre, Lou et moi, nous nous amusions en toute quiétude. Lors de notre dernière visite, j'étais très content quand Lou m'a dit :

— Tu as battu un record, p'tit minus ! Voilà un peu plus de deux mois que Carl t'a pris sous son aile, et tu es encore là ! Peut-être bien que finalement, tu étais l'animal qu'il lui fallait.

J'étais aux anges ! Bon... ce n'était pas le bonheur total entre mon maître et moi, car selon lui, je multipliais les bêtises. Il disait à qui voulait l'entendre que je m'échappais partout dans la maison, mais... c'est que je ne pouvais faire autrement. Non seulement Gontrand et lui ne portaient pas attention lorsque je me postais devant la porte, comme Lou m'avait conseillé de le faire, mais les promenades à l'extérieur se faisaient de plus en plus rares. Ils avaient toujours une excuse pour ne pas m'emmener dehors : soit il pleuvait, soit il faisait trop chaud, soit ils n'avaient tout simplement pas le temps. La pauvre Henriette n'en pouvait plus de ramasser mes dégâts ! Mais, selon vous, étais-je dans le tort ? Je voulais bien être propre, mais encore fallait-il m'en donner les moyens ! Certes, on avait déposé quelques *pipi-pads* ici et là dans la maison, mais comme personne n'avait vraiment pris la peine de m'indiquer ce à quoi ils servaient... comment comprendre ? Tout ce dont je me rappelle, c'est que lorsque je m'échappais dans la maison, plutôt que de me sortir dehors, tel qu'on le faisait auparavant, on me mettait méchamment le nez dans mon pipi ou mon pouh-pouh, avant de me déposer brutalement sur un *pipi-pad*.

— C'est là que tu dois faire tes besoins, sale petit con ! se plaisait à hurler chaque fois mon maître.

Du coup, j'étais tout mêlé. Pourtant, chez Loulou, tout était si simple. Je n'avais qu'à tourner en rond ou faire le guet devant la porte pour qu'elle me sorte aussitôt. Après quoi, j'avais droit à une belle récompense.

Néanmoins, durant cette période où ma relation avec mon maître et ses domestiques s'assombrissait, j'ai eu droit à toute une sortie : un tapis rouge ! Carl devait recevoir une récompense dans le cadre d'un grand gala réunissant tout le gratin artistique. Pour l'occasion, il m'a fait confectionner un tuxedo identique au sien, conçu par un grand couturier. Une fois sur les lieux de l'événement, il m'a transporté fièrement dans ses bras, sous les applaudissements de la foule. Alors qu'il déambulait sur le tapis rouge pour se rendre dans la salle où se déroulait la remise de prix, il se rendit vite compte que la presse en avait davantage pour moi que pour lui...

— Mr. Diva... quel est le nom de ce magnifique chien ? Est-ce le vôtre ? Quel âge a-t-il ? Depuis combien de temps l'avez-vous ?

Et ça n'arrêtait pas ! Si moi, j'étais fier de voir toute l'attention portée sur ma personne, il en allait tout autrement pour Carl.

— Non, mais... ne pouvez-vous pas m'interroger au sujet de mon dernier album, au lieu de poser des questions au sujet de ce stupide cabot ? râla-t-il.

Ce disant, il me laissa tomber sur le tapis rouge avant de poser pour la galerie. Comme je ne me laisse jamais faire, ma vengeance fut aussi brutale que ma chute. Étant donné qu'il est responsable de mes actes, rien de mieux que de l'humilier en public. Alors, pendant qu'il faisait le beau devant les caméras, je me rendis devant les prises électriques des caméras de télé pour faire mon petit pipi. J'ai dit *mon* ? Je devrais plutôt dire *mes* pipis ! J'en ai fait partout. Tant et si bien, que j'ai fini par créer un court-circuit. À ce qu'il paraît, tous les téléviseurs du Québec se sont éteints simultanément. Résultat : la soirée 'tapis rouge' a été annulée, au plus grand déplaisir de mon maître, qui n'en avait que pour son nouvel album. « Adieu veau, vache, cochon », comme dit l'adage !

Une fois à la maison, il était furieux, et me mit tout sur le dos !

— Ce sale cabot qui pisse partout a tout fait foirer ! hurla-t-il. À cause de lui, toute la soirée a été annulée ! Non seulement je n'ai pas reçu le prix que, bien évidemment, j'aurais gagné devant tous les téléspectateurs, mais il a interrompu la transmission du gala, et ce, à la grandeur du Québec ! Je n'ai jamais eu aussi honte !

— Mais ce n'est qu'un chien, plaida Gontrand pour ma défense. Ce n'était pas intentionnel de sa part. Sûrement que nous ne l'avons pas suffisamment bien dressé pour ce genre d'événements.

— Quoi ? riposta Carl. Vous osez prétendre que *nous* sommes à blâmer pour ses bévues ? Non... oh que non ! Ce chien est un ignare et je n'en veux plus ! Débarrassez-m'en au plus vite !

Et voilà où j'en suis à présent. Je n'y crois pas. Je viens à peine d'arriver et déjà, mon maître veut se débarrasser de moi ? Lou avait donc raison... je ne suis pour lui qu'un simple jouet. Mais... qu'adviendra-t-il donc de moi ?

Chapitre 10

En ce beau matin ensoleillé, Carl ne s'est malheureusement pas calmé ; il est tout aussi de mauvaise humeur qu'hier soir. Encore pire, il tient toujours à se défaire de moi. Quant à Gontrand, il semble avoir abdiqué. Hier, il donnait l'impression de vouloir prendre ma défense, mais aujourd'hui, voilà qu'il se met sur le téléphone pour me trouver un nouveau foyer. À mon réveil, il ne m'a même pas sorti. J'ai eu beau faire quelques pipis ici et là, personne ne s'en est soucié. Bref, on se fout carrément de moi ! Soudain, j'entends Carl dire :

— Gontrand, ne me dites pas qu'avec tous les appels que vous avez faits, vous n'avez pas encore trouvé preneur pour cette sale peste de Gucci ! Il est vingt-et-une heures... voilà presque douze heures que vous cherchez.

— Désolé, monsieur, mais effectivement, je n'ai toujours pas trouvé. J'ai pourtant contacté un tas de personnes, mais nul ne veut d'un chien... trop de problèmes, me répond-on chaque fois.

— Mais ne leur avez-vous pas précisé qu'il venait avec un tas de jouets et de vêtements griffés ?

— Oui, je l'ai fait, mais en vain.

— Ne leur avez-vous pas dit qu'il appartient à... Mr. Diva ? Juste cela devrait suffire, non ?

— Justement, monsieur, c'est ça, le problème... personne n'a oublié l'incident d'hier soir. Par conséquent, tout le monde fuit votre chien... tous croient que vous l'avez mal dressé.

— Franchement ! Ce n'est tout de même pas de ma faute si ce chien est stupide !

— À ce qu'il paraît, il n'y a pas de stupides chiens, monsieur, mais que de stupides maîtres !

— Quoi ? Mais qui êtes-vous donc pour me traiter de stupide maître ? Je vous rappelle que vous n'êtes qu'un vulgaire valet de maison ! À votre place, j'aurais honte ! Même les vêtements de Gucci valent plus cher que ceux que vous portez ! Empressez-vous de me débarrasser de ce chien, sans quoi, je vous vire !

— J'ai peut-être une solution...

— Ah oui ? Laquelle ?

— Votre tante Loulou.

— Mais elle a déjà un chien, et il est si stupide, qu'elle en a déjà plein les bras... je suis convaincu qu'elle ne voudra pas s'encombrer d'un second chien encore plus débile que le premier !

— Nous ne perdons rien à essayer, monsieur.

— Effectivement. Appelez-la... on verra bien. Pendant ce temps, je vais aller me doucher.

Ainsi, c'est déjà fini ? Mon maître veut vraiment se défaire de moi ? J'ai peine à y croire. Je vais finir comme tous les animaux qu'il a eus avant moi... abandonné !!! Vraiment, ce type

n'est pas sérieux. Lorsqu'on décide d'adopter un animal, ça devrait être un engagement à vie ! Tu me pardonnes tout, et je te pardonne tout, quoi ! J'admets qu'hier soir, j'y suis allé un peu fort. J'admets également qu'en termes de notoriété, cela a coûté cher à Carl. Mais avait-il à me lancer au sol tel un vulgaire sac à ordures lorsque les médias m'ont accordé plus d'attention qu'à lui ? C'est de la jalousie, tout ça ! Moi, je vous le dis ! Enfin... attendons la suite des événements, car j'avoue qu'habiter chez tante Loulou, ce serait franchement bien ! Clair que cette femme aime les chiens et qu'avec elle, je risque fort d'avoir un foyer pour la vie, si, bien sûr, elle accepte de me prendre. Disons que ça augmenterait aussi mon niveau de confiance en moi. Non, mais... vous imaginez ? Je n'ai même pas encore six mois, et déjà, je fais face à deux abandons. Vraiment pas bon pour mon ego...

Gontrand s'empare donc du téléphone pour appeler Loulou. Elle a sûrement dû décrocher, car il dit dans le combiné :

— Bonjour, madame, c'est Gontrand. Je m'excuse de vous appeler à une heure aussi tardive, mais il y a urgence. Vous avez sûrement vu ce qui s'est passé au gala d'hier soir ?

Après un court silence, il reprend :

— Oui, effectivement, tout s'est éteint. Et vous savez pourquoi ?

Après un nouveau silence, il enchaîne en disant :

— Gucci a uriné sur les branchements des caméras, ce qui a créé un court-circuit général. Oui... effectivement... c'est pourquoi vous n'aviez plus de signal...

Gontrand raconte alors à Loulou ce qui s'est produit, et... eurêka ! ! ! Elle semble pencher en ma faveur, puisque Gontrand réplique :

— Vous avez raison, ma chère, Carl n'aurait pas dû le balancer ainsi sur le sol, mais... toujours est-il qu'il l'a fait et qu'à présent, il souhaite se départir de son chien... soyez assurée que ce petit chenapan me manquera. Malgré ses petites bêtises, je l'adorais. Il mettait de la vie dans la maison.

Quelques secondes s'écoulent et j'entends :

— Mais quelle bonne idée ! D'accord... on se rappelle demain, alors.

Mais c'est quoi, la bonne idée ? ? ? Zut ! Dire qu'il me faut attendre jusqu'à demain pour le savoir ! Zut ! Zut ! Zut ! Puis-je vous dire que la nuit sera longue ! Comme Carl est toujours sous la douche et que chaque fois, il en a pour des heures, sûr que Gontrand aura le temps de me coucher avant qu'il revienne. Je ne pourrai donc pas entendre ce qu'il va lui dire...

— Viens, mon chien, me dit-il. Je vais aller te préparer pour la nuit. Qui sait... peut-être que demain, ton maître aura changé d'idée.

Je l'espère bien. Normalement, quand Gontrand m'enfile mon pyjama, je me débats toujours pour le faire rager un peu, mais ce soir, je n'ai pas la tête à m'amuser. Vraiment pas. Il a beau tenter de me reconforter, mais je n'entends rien de ce qu'il me dit. Je suis triste à mourir.

Il me met au lit, me borde, éteint la lumière et quitte la chambre. Enfin seul, je ne peux que me mettre à espérer que Dieu écoute aussi les prières que lui adressent les chiens. « S'il vous plaît, Seigneur, je vous en conjure... faites que Carl me garde. Je ne veux pas être abandonné une fois de plus. En échange, je vais attendre qu'on veuille bien me sortir avant de faire mes petits besoins... »

Le lendemain matin, après une nuit fort agitée, j'attends impatiemment que Gontrand vienne me chercher. Heureusement, je n'ai pas à patienter très longtemps, car la porte s'ouvre à peine dix minutes après mon réveil.

— Alors, petite terreur... on a bien dormi ? s'enquit l'homme à tout faire.

Franchement... tu parles d'une question ! Demande-t-on à un condamné à mort s'il a bien dormi durant la nuit précédant son exécution ? Franchement !

Après ma marche matinale... en passant, j'ai tenu ma promesse faite au Bon Dieu ; je n'ai rien fait avant que Gontrand me sorte... donc, après ma promenade, je franchis la porte et m'apprête à me précipiter vers ma gamelle, quand une véritable scène d'horreur me frappe de plein fouet : toutes mes choses, et je dis bien *toutes*, sont réunies près de la porte ! J'ai beau n'être qu'un chiot, je ne suis pas bête pour autant. Ça sent le deuxième abandon à plein nez ! Où donc vais-je aller ? Ma vie est foutue... complètement foutue ! Gontrand, qui a vu la même chose que moi, demande à Carl qui lit tranquillement les journaux devant son petit déjeuner :

— Ainsi, vous n'avez pas changé d'idée, monsieur ? Vous tenez vraiment à ce qu'il parte ?

— Non, mais... vous avez lu les journaux, ce matin ? Ce petit cabochon fait la une partout !!! « Le chien de Mr. Diva cause une véritable catastrophe ! », « Une soirée de gala à l'eau à cause d'un chien ». Le pire de tous est celui qui est titré : « Tel maître, tel chien... » ! Voulez-vous que je vous lise la suite ? Eh bien voilà : « Il semble bien que Mr. Diva, celui par qui le scandale arrive, ait trouvé un chien qui lui ressemble en tous points. Peu avant le gala qui devait avoir lieu avant-hier soir, pendant que la star faisait la morale aux représentants de la presse parce que ces derniers s'intéressaient davantage à son chien, Gucci Givenchy 1^{er}, qu'à la sortie de son nouvel album, l'animal, pas plus fûté... »

— Ça va, monsieur, l'interrompt Gontrand. Je connais la suite. Ce n'est qu'un chiot... il n'est pas responsable de ses actes. Je suis sûr que dans quelque temps, on en rira tous aux éclats.

— Je n'en rirai que lorsqu'il sera bien installé chez Hugo !!!

Hugo ? Je m'en vais vivre chez Hugo ? Hum... voilà qui change les choses. Je savais que lui et moi allions un jour nous retrouver. Ça, je l'ai bien senti quand nous nous sommes vus, l'autre jour. Tout comme j'ai senti qu'il m'aimait bien. À croire que j'ai senti juste, puisque je vais vivre chez lui. Et comme par la même occasion, j'aurai comme voisins tante Loulou et

Lou... ce sera le bonheur total ! Un nouveau maître, une tante qui n'en a que pour les chiens et un ami canin ! Wow ! Bye bye, Mr. Diva, et bonjour ma nouvelle vie ! Comme le dit le proverbe : « Tout est bien qui finit bien » !

Chapitre 11

— Allez, Gontrand, faites préparer la voiture ! Plus vite je serai débarrassé de ce cabot, mieux je me sentirai !

Franchement ! Quelle insulte ! Si je pouvais parler, je dirais : « Allez, Gontrand, faites préparer la voiture ! Plus vite je serai débarrassé de ce maître ingrat et égocentrique, mieux je me sentirai ! »

Puis enfin, nous nous dirigeons vers le Plateau Mont-Royal. Lorsque nous arrivons, c'est tante Loulou qui nous accueille ; Hugo est là, visiblement heureux, ainsi que Lou, qui semble perplexe. Lorsque je vais à sa rencontre, il me dit :

— Je sens que quelque chose d'inhabituel est en train de se produire, p'tit minus, et que ma vie est sur le point de changer... saurais-tu quelque chose, par hasard ?

— Eh bien... je ne sais pas trop. Juste que mon maître en a marre de moi.

— Quoi ? Tu veux dire que tu te fais encore abandonner ?

— Ça ressemble à ça, oui...

— Hum... je crois deviner ce qui va se passer ... prie pour que ça n'arrive pas.

— Hein ?

— Attends... avant de t'en faire, voyons voir ce que nos maîtres vont se dire...

— Selon ce que Gontrand m'a dit, Hugo, tu serais prêt à prendre Gucci Givenchy 1^{er} chez toi ? demande Carl.

— Oh, oui ! J'aime ce chien ! Je ne sais pas pourquoi, mais dès que je l'ai vu, c'est comme si une connexion s'était faite. Je t'assure qu'il sera heureux, ici.

— Sans compter, ajoute Loulou, qu'il s'entend bien avec Lou. Je crois vraiment que ce sera le bonheur total. Autant pour mon chien que pour le tien.

— C'est bon, alors, consent Carl. Mais... les affaires étant les affaires, Hugo devra déboursier six cents dollars pour Gucci.

— Hein ? de lancer Hugo. C'est que je n'en ai pas les moyens ! Je suis présentement en congé de maladie, et même si je bénéficie d'un bon programme d'assurance, ce n'est pas comme si je touchais mon plein salaire. Je ne peux pas te donner six cents dollars, là, maintenant.

— Qu'importe, réplique Carl. Tu me paieras quand tu le pourras, même si ce n'est qu'un dollar par semaine. En revanche, je te donne gracieusement tout ce que j'ai acheté pour lui, soit dix mille dollars en vêtements, trois mille en jouets et... toutes les gâteries que tu trouveras dans ses valises. Avoue que c'est une bonne affaire !

— Ce que j'ai beaucoup de mal à comprendre, intervient Loulou, c'est que tu donnes à Hugo des biens qui se chiffrent en milliers de dollars, et que tu insistes pour lui vendre le chien six cents dollars... c'est quoi le truc ?

— Le truc, c'est qu'en ce monde, rien n'est gratuit. Non, mais... c'est toute une aubaine, pour Hugo ! Pour six cents dollars, je lui vends un chien qui lui arrive avec un patrimoine qui

vaut plus cher que tout ce qu'il a jamais possédé dans sa vie. Même son appartement vaut moins que les biens de Gucci.

— Franchement ! s'emporte Hugo. Mon appartement est loin d'être aussi minable que tu le dis !

— Je ne veux pas t'offusquer, reprend Carl, mais avoue que lorsque tu te promèneras sur la rue avec lui, les vêtements qu'il portera vaudront cent fois plus que les tiens.

— Peut-être bien, sauf que je ne lui ferai pas porter ces vêtements, et tu sais pourquoi ?

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il déteste les porter ! ! !

— Ça suffit, intervient Loulou ! On ne va tout de même pas se disputer pour ça ! Hugo, ne t'inquiète pas pour les six cents dollars. Si besoin est, je t'aiderai. J'adore Gucci et sa présence parmi nous me rend des plus heureuses. Donc, c'est décidé... Gucci vient vivre ici, et voilà tout !

Ça y est, c'est confirmé ! Je viens vivre avec Loulou, Hugo et Lou ! Ma joie est cependant de courte durée, car lorsque je me tourne vers ce dernier pour lui exprimer mon contentement, il me lance un air de défi en me disant :

— Si tu t'attends à ce que je te souhaite la bienvenue, tu te mets une patte dans l'œil, p'tit minus.

— Mais... pourquoi dis-tu ça ? Tu n'es pas content ? Dorénavant, on pourra jouer ensemble tous les jours.

— Non, p'tit minus. Dorénavant, tous les jours, tu seras sur mon territoire, et cela, vois-tu, ça me dérange énormément.

— On a pourtant eu du plaisir, l'autre jour, lorsque nous sommes venus vous visiter.

— Justement... parce que tu n'étais ici qu'en visite. Je savais que tu repartirais et ça me faisait plaisir de partager mes jouets avec toi.

— J'en ai plein de jouets, à présent, et Carl les a tous emmenés. Comme il a dit, ils font partie de mon patrimoine. En fait, j'en ai beaucoup plus que toi. On pourra tout partager... comme deux frères. Mes jouets seront les tiens, et les tiens seront les miens. Ce sera chouette, non ?

— C'est ce que tu crois, p'tit minus ? Moi, je vais te dire... mes jouets sont mes jouets, et maintenant, tes jouets sont mes jouets ! Suis-je assez clair ?

— Mais...

— Bienvenue dans le vrai monde des chiens, p'tit minus ! C'est un monde dur, tu sais... c'est ce que j'ai découvert, au refuge animal, quand j'avais ton âge. Il fallait que je me batte pour tout : ma part de nourriture, l'affection de la directrice, le droit de jouer avec le moindre jouet... c'était l'enfer. Tout ce que j'avais, je me le faisais voler.

— Mais ici, tu n'auras pas besoin de voler, puisque je suis prêt à partager avec toi tout ce que je possède.

— Non, p'tit minus. Ça ne fonctionne pas comme ça. Dans la vie, il faut apprendre à gagner ce qu'on a. Donc, attends-toi à ce que je te dispute toutes tes possessions.

— Mais tu ne pourras pas...

— Et pourquoi donc ?

— Parce que tout ce que je possède se trouvera chez Hugo, alors que toi, tu demeures ici.

— Là, tu te trompes royalement, p'tit minus.

— Ah oui ? Et pourquoi ?

— Parce que l'appartement d'Hugo fait aussi partie de mon territoire. Figure-toi que je suis autant chez moi de son côté que je le suis ici. Depuis qu'il me connaît, il me traite comme si j'étais son propre chien.

— Eh bien... attends-toi à ce que ça change.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'à partir de maintenant, l'appartement d'Hugo est mon territoire et que tu n'y es plus le bienvenu. Je t'annonce aussi que mes jouets sont mes jouets et qu'il te sera interdit d'y toucher ; sans quoi...

— Sans quoi... quoi ?

— T'auras affaire à moi !

— Toi et qui ?

— Euh...

— Je ne veux pas te faire de la peine, p'tit minus, mais t'as déjà perdu la guerre.

— On verra bien...

Puis Carl et Gontrand quittent les lieux. Si j'ai droit aux adieux du majordome, mon ancien maître ne m'en adresse aucun. Pas même un dernier regard. Quel ingrat, celui-là ! Je m'en souviendrai... car pour sûr, je vais le revoir. À moins qu'il ait également décidé de boycotter tante Loulou ; mais ça, je ne le crois pas. Elle compte trop, pour lui. Enfin... on verra bien.

Chapitre 12

Hugo me prend dans ses bras et me couvre de bisous avant de m’emmener chez lui. Mon patrimoine est si imposant, que Loulou et lui doivent faire au moins trois voyages pour tout transporter d’un appartement à l’autre. Bien sûr, ce petit con de Lou les suit constamment, sans rater la moindre occasion pour tenter de me chiper un truc ou deux au passage. Heureusement, Hugo veille au grain. Chaque fois, il l’attrape en lui disant : « Hé ! Ce n’est pas à toi, p’tit Lou ! Ne t’avise surtout pas de voler les jouets de Gucci ! » À ce chapitre, même Loulou penche en ma faveur. Hi ! Hi ! Hi ! Un à zéro pour moi.

Ma première journée chez Hugo se passe plutôt bien. Je dis “plutôt”, car toutes les cinq minutes, il me dépose sur le balcon en m’incitant à faire mes besoins, sous le regard inquisiteur de Lou qui, de son balcon, me lance :

— Oh... le p’tit minus à papa n’est pas encore propre, à ce qu’on dirait ? Ça sent le troisième abandon à plein nez, mon ami !

J’allais riposter quand j’entends tante Loulou crier :

— Lou !!! Tu as encore fait pipi dans la maison ! Méchant chien !!!

— Ha ! Ha ! Ha ! dis-je. Regarde qui parle ! En ce qui te concerne, ça sent le retour au refuge... et à plein nez !

— Toi, tu ne perds rien pour attendre, réplique mon nouvel ennemi avant de rentrer chez lui.

À l’heure du dodo, je m’endors comme un vrai chien... sans pyjama. En revanche, je suis... dans une cage, plutôt que dans un lit, tellement Carl a traumatisé Hugo avec mes histoires de pipis dans la maison. La confiance est donc à zéro ; mais c’est OK. Au moins, la cage est spacieuse et sans pyjama, j’avoue que je me sens beaucoup plus confortable pour dormir.

Le lendemain matin, on frappe à la porte. C’est Loulou et Lou qui s’amènent pour prendre le petit déjeuner. Il paraît que c’est comme ça chaque matin. Comme Loulou travaille fort, Hugo se charge pratiquement de lui concocter tous ses repas. Sans quoi, elle ne mangerait pas, faute de temps. À croire que la carrière de Carl l’occupe à plein temps. Pauvre fille... Il ne la mérite pas, ce mec ! Et vlan ! Je l’ai dit ! Ça lui apprendra à abandonner les pauvres petites bêtes comme moi.

Dès que Lou pénètre dans l’appartement, il repère mon bac à jouets. Du coup, il s’y précipite et y fout le bordel dans le temps de le dire. On dirait qu’il veut jouer avec tous les jouets en même temps. Soucieux de mon patrimoine, j’accours pour protéger mes biens. Quand j’arrive à sa hauteur, il tient dans sa gueule ma peluche préférée. J’ai beau tout faire pour tenter

de la récupérer, rien à faire. Le plus fort, ce n'est définitivement pas moi. Par chance, Loulou assiste à la scène et oblige son sale cabot à me rendre mon toutou. À contrecœur, il obéit, mais je vois bien, dans son regard, que je vais en faire les frais. Aussi, pendant que je m'acharne à protéger ma peluche, voilà qu'il se met à fouiller dans mes autres jouets. Et il brise tout, le con ! Mes balles, mes figurines en plastique... tout ! De ses crocs, il les transperce, de sorte que quand on les mordille, elles n'émettent plus aucun son. Quant à mes autres peluches, il les éventre l'une après l'autre. À un point tel, qu'il y a de la mousse sur tout le plancher. Comme Hugo et Loulou boivent leur café sur le balcon, ils n'ont encore rien vu de tout ça, mais attendez voir... lorsqu'ils reviendront, nul doute que ce Lou de malheur retournera dans son refuge !

Quand enfin ils reviennent, Loulou est désolée, pendant qu'Hugo fait l'inventaire de mes pertes. Par contre, ils ignorent qui a causé tout ce dégât, ce qui fait que nous sommes punis tous les deux. Espèce de Lou de malheur ! Il ne perd rien pour attendre ! Je ne suis peut-être pas très gros, mais je suis futé. Je trouverai bien un moyen de me venger. Je le hais, ce chien ! Je le hais !!!

Plus tard, alors que Loulou et sa petite peste de chien sont retournés chez eux, Hugo m'annonce que nous allons faire une promenade dans le parc La Fontaine. Pour y être déjà allé la première fois que Carl m'a emmené ici, je ne peux que bondir de joie ! J'adore cet endroit !

— Après, me dit Hugo, nous irons t'acheter quelques nouveaux jouets. Je n'arrive pas à croire que tu aies pu détruire tous ceux que tu avais en aussi peu de temps.

Je l'entends, mais je n'y crois pas ! Gros Lou de malheur ! Quitte à me répéter, cet épagneul de bas étage ne perd rien pour attendre. Mais, pour le moment, concentrons-nous sur le positif... nous allons faire une promenade dans le parc !

Wow ! Il fait beau, il fait chaud, et le parc La Fontaine est magnifique. De plus, Hugo ne cesse de se pencher vers moi pour me cajoler et me répéter combien il est heureux que je sois venu vivre avec lui.

— Cet idiot de Carl ne te méritait pas, ajoute-t-il. Ce type est beaucoup trop centré sur lui-même pour aimer quelqu'un d'autre que sa propre personne.

Je crois qu'il a raison. Tout comme je crois que je serai bien avec lui. Il m'aime vraiment, et je sens que je vais faire un très long bout de chemin avec lui. C'est drôle... hier matin, lorsque je me suis levé, tout mon monde s'écroulait et ce matin, je me sens comblé par la vie. À croire que Dieu a réellement écouté ma prière. En tout cas, je lui dis un gros merci !

Puis vient à Hugo l'idée de m'apprendre à aller chercher une branche d'arbre après qu'il me l'ait lancée. Au début, je ne comprends pas trop ce qu'il veut que je fasse, mais plus ça va, plus je comprends. Puisque chaque fois que je lui rapporte la branche, j'ai droit à une gâterie, j' imagine que c'est ce qu'il faut faire. Pour me permettre d'aller récupérer la branche, il m'a libéré de ma laisse, après, bien sûr, s'être assuré que d'instinct, j'avais le réflexe de ne pas trop m'éloigner et de toujours revenir vers lui.

Alors que je commence à devenir drôlement bon à ce jeu, il lance la branche un peu plus loin que les autres fois et me dit :

— Vas-y, mon chien ! Cours ! Va chercher !

Aussitôt, je m'exécute et cours le plus vite possible. Je me trouve à seulement quelques pieds de ma branche, quand un immense husky, apparemment sorti de nulle part, s'en empare avant de se mettre à courir, l'air de dire : « Viens la chercher, si tu peux ! »

— Rends-moi ma branche, espèce d'écervelé ! lui crié-je.

Sans plus attendre, je me lance à sa poursuite. Derrière moi, j'entends la voix d'Hugo qui me supplie de revenir, mais je ne l'écoute pas. Pour moi, il est hors de question que je ne lui rapporte pas la branche. Un plan pour qu'il m'abandonne à son tour !

Au bout d'un moment, je ne l'entends plus. De même, j'ai perdu la trace du husky, tant il court vite. Bon, je vais retourner près d'Hugo. J'espère qu'il ne sera pas furieux lorsqu'il verra que j'ai perdu la branche. Je fais donc marche arrière, sauf que... je ne vois plus Hugo, et je n'ai pas la moindre idée de l'endroit où je me trouve. Mince, alors ! Il ne doit pas être bien loin. Quoique... le parc est immense. Où dois-je aller ? Au nord, au sud, à l'est, ou à l'ouest ? Pas la moindre idée ! J'étais si occupé à jouer à “va chercher la branche”, que je n'ai pas songé une seule minute à marquer mon territoire. Zut ! Zut ! Zut ! Bon... allons vers le sud. On verra bien...

Je marche, je marche, je marche... mais je ne trouve pas Hugo. M'aurait-il abandonné à son tour ? Si tel est le cas, il est encore pire que Carl. Lui, au moins, m'a abandonné dans une maison ! Mais là, voilà qu'on m'abandonne en pleine nature, sans la moindre nourriture. Ça me fait penser que j'ai faim. Que vais-je faire ? La nuit ne va pas tarder à tomber, et le temps se refroidit. J'en viens presque à m'ennuyer du ridicule pyjama que Carl me faisait porter. De plus, il y a un tas de bestioles étranges qui ne m'inspirent pas du tout confiance ! Tiens... voilà un bosquet. Je vais m'y réfugier pour la nuit. S'il est vrai que celle-ci porte conseil, peut-être bien que demain matin, au réveil, j'aurai trouvé une solution à mon problème. Je suis si épuisé, que je m'endors dès que je m'installe dans mon abri de fortune.

Je m'éveille au petit matin et constate avec regret que la nuit ne m'a pas porté conseil, car je n'ai aucune solution pour me sortir de ma vilaine situation. C'est drôle... toute la nuit, j'ai rêvé que j'entendais mon nom : « Gucci ? Gucci ? Mais où es-tu ? Gucci ? Viens, mon chien ! » En plus d'être désespérée, la voix ressemblait à celle d'Hugo. Qu'est-ce que j'aimerais que les rêves soient réalité...

Bon... j'ai faim. Très faim, même. J'ai beau regarder partout, je ne vois rien à me mettre sous la dent. Tout va si mal. Cette fois, je le sens, je ne vais pas m'en sortir. Ma vie est foutue, complètement foutue. Que faire, sinon pleurer toutes les larmes de mon corps !

— Hé, p'tit minus ! J'ose croire que tu pleures parce que tu te sens coupable d'avoir

abandonné Hugo comme tu l'as fait ! Non, mais... quelle ingratitude !

Je n'en crois pas mes yeux ! ! ! Lou ! ! ! Lou est là, devant moi ! J'ai beau ne pas l'aimer, je n'ai jamais été aussi content de le voir !

— Mais je ne l'ai pas abandonné, dis-je, c'est lui qui l'a fait. J'ai passé toute la nuit complètement seul, sans la moindre nourriture. T'as pas idée comme j'ai eu peur.

— Mais Hugo ne t'a pas abandonné, p'tit minus ! Même qu'il t'a cherché toute la nuit ! Ce matin, il est venu chez Loulou et moi, car il était désespéré. Va donc savoir pourquoi ! À sa place, j'aurais été content que tu sortes de ma vie, mais bon...

— Toujours aussi aimable ! Tu dis qu'il m'a cherché toute la nuit ? Vraiment ?

— Oui...

— Donc, je n'ai pas rêvé... les cris que j'ai entendus, c'étaient bel et bien les siens. Oups ! Je me sens soulagé, tout à coup.

— T'aurais dû lui répondre, p'tit minus, tu ne crois pas ?

— Mais puisque je te dis que je croyais rêver ! Mais toi, comment m'as-tu retrouvé ?

— Je ne le souhaitais vraiment pas, mais quand Hugo s'est amené ce matin pour nous raconter qu'il t'avait perdu, Loulou a eu l'idée de m'emmener ici pour que je retrouve ta trace. Elle m'a fait sentir un de tes jouets, j'ai suivi l'odeur et... bien malgré moi... je t'ai trouvé.

— Bien malgré toi, hein ?

— Euh... oui... bien malgré moi...

— Hum...

— Soit dit en passant, le jouet que Loulou m'a fait sentir... eh bien...

— Eh bien quoi ?

— Il est foutu. Je l'ai brisé ; alors, ne compte plus t'amuser avec celui-là non plus.

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Je m'en fous ! Même que je m'en fous complètement !

Je ne sais pas pourquoi, mais même si Lou laisse transparaître le contraire, j'ai l'impression qu'il est heureux de m'avoir retrouvé. Mais... c'est peut-être une idée que je me fais. En tout cas, moi, je suis heureux de le revoir... même si je le déteste jusqu'au plus profond de mon être. Puis j'entends soudain :

— Gucciiiiiii ! ! ! Mon bébé ! ! !

C'est Hugo ! Il semble si content, que je chasse à jamais l'idée qu'il ait pu vouloir m'abandonner. Merci, Mon Dieu, merci ! Je vais retrouver ma vie et surtout, je vais enfin manger !

De retour à la maison, après une bonne bouffe, les choses tournent un peu au vinaigre lorsque mon maître décide de me donner un bain. Grrr... je déteste les bains ! Mais apparemment, je n'ai pas le choix. Comme je le dis toujours, le plus fort, ce n'est définitivement pas moi ! Même mes grognements n'y changent rien. Alors j'y passe !

Chapitre 13

Le lendemain, après une bonne nuit de sommeil, c'est le branle-bas de combat, autant chez moi que chez Lou ! Sa maîtresse cuisine des trucs qu'elle empile dans un panier, pendant qu'Hugo court dans tous les coins de l'appartement pour remplir un sac à dos. Il y met, entre autres, un appareil photo, deux bouteilles d'eau pour les humains, deux pour les chiens, ainsi que quelques gâteries que Lou et moi aimons bien.

— À ce qu'on dirait, nous allons sortir, dis-je à Lou, après qu'il se soit infiltré chez moi.

— Comme à tous les dimanches, se contente de me répondre mon poltron de voisin. Sauf qu'aujourd'hui, j'avoue que ça semble être une sortie plutôt spéciale.

Sans rien ajouter, il se précipite dans mon bac à jouets et me pique ma grenouille qui coasse quand on la mordille. Le pire, c'est qu'Hugo est si affairé, qu'il ne voit rien.

— Sale chapardeur ! m'écrie-je.

— Au revoir, p'tit minus ! Encore un jouet pour moi !

— Grrr...

— Tu crois que tu fais peur à qui, là ?

Puis il retourne chez lui. Celui-là, je vous le jure, ne perd rien pour attendre. Je ne sais pas comment je vais m'y prendre, mais un jour, je compte bien lui faire sa fête !

Au bout d'un moment, Hugo me met en laisse et Loulou fait de même avec ce qui lui sert de chien. Et puis hop ! Nous sommes partis.

— Aujourd'hui, nous annonce Loulou, nous allons pique-niquer dans le parc, et ensuite, nous allons assister à la parade de la Saint-Jean-Baptiste !

Je ne sais pas ce qu'est « pique-niquer », pas plus que je ne sais ce qu'est la Saint-Jean-Baptiste, mais ce que je comprends, par contre, c'est que la journée promet d'être drôlement chouette !

— T'ai-je dit que les organisateurs de la parade ont fait appel à Carl pour interpréter la chanson « Gens du pays » ? demande Loulou à Hugo.

— Tu rigoles ? s'étonne ce dernier. Je croyais qu'il ne chantait qu'en anglais.

— Il a consenti à faire une exception.

— Plus pour les beaux dollars que par conviction, j'imagine...

— T'as tout pigé ! J'avoue que c'est un contrat fort lucratif.

Après que j'aie découvert d'une agréable façon ce qu'était un pique-nique, je découvre d'une moins drôle de façon ce qu'est une parade. En fait, il ne s'y passe pas grand-chose. Tout le monde s'assied, et regarde une rue totalement déserte. Beaucoup moins rigolo qu'un pique-nique au parc, d'autant plus qu'il fait très chaud. Heureusement que nous avons de l'eau et que

Lou et moi pouvons nous protéger du soleil en nous couchant sous les immenses chaises que des gens se sont empressés de remettre à Loulou et Hugo dès qu'ils nous ont vu arriver.

— Tenez, Loulou, dit un homme, asseyez-vous ici avec votre ami... ainsi, vous serez aux premières loges pour voir votre protégé à l'œuvre !

— Est-ce que la parade sera à l'heure ?

— Euh... je ne crois pas. Selon la rumeur, il y aura un sacré retard.

— Mais pourquoi donc ?

— Euh...

— Qu'est-ce que mon neveu a encore fait ?

— Eh bien... il semblerait qu'il a oublié son foulard bleu et... qu'il refuse de chanter sans ce bout de tissu qu'il aurait fait confectionner spécialement pour l'occasion par un grand couturier et...

— Attendez... je vais l'appeler. Il ne va tout de même pas retarder une parade télévisée pour un simple foulard !

— Si vous arrivez à le convaincre, ce serait vraiment apprécié ! Comme vous le voyez, tous les médias sont en place et s'attendent à ce que la parade se mette en branle dans les temps. Il y a aussi les nombreux spectateurs qui se sont déplacés... il ne faudrait quand même pas les faire trop attendre.

— Comptez sur moi pour régler la situation.

Ainsi, mon ancien maître cause encore des problèmes... vraiment, celui-là ! Comme j'ai hâte de connaître la suite, je tends attentivement l'oreille. Idem pour l'homme qui nous a accueillis. Il semble plutôt nerveux. Heureusement, afin qu'il puisse entendre, Loulou met le téléphone sur mains libres.

— Carl ! lance-t-elle sur un ton exaspéré. Veux-tu bien me dire ce que tu fous encore ?

— Il me manque un accessoire de première importance, et Gontrand est parti me le chercher !

— Un accessoire de première importance ? Mais depuis quand est-ce qu'un simple foulard bleu est un accessoire de première importance ?

— Un simple foulard bleu, tu dis ? Mais tu rigoles, ou quoi ? Primo, c'est un foulard signé Versace et, secundo, je l'ai fait faire spécialement pour la fête du Québec. Voilà une heure que j'attends ce satané Gontrand et il n'est toujours pas là.

— Si Gontrand est parti le chercher, pourquoi met-il autant de temps à revenir ? Après tout, tu n'habites pas si loin...

— Tu sembles oublier que nous sommes à Montréal, chère tante ! Et qui dit Montréal, dit trafic ! ! ! À ce sujet, je viens justement de faire connaître ma façon de penser au maire ! Quand il m'a dit qu'il comprenait, mais qu'il n'y pouvait rien, je lui ai ordonné de se retirer de ma vue ! Cet homme n'est pas digne de me regarder !

— Franchement, Carl, tu ne lui as pas vraiment dit cela ?

— Je vais me gêner, tiens !

— Mais tu vas te mettre toute la ville à dos !

— Non, c'est *eux* qui vont se mettre *moi* à dos ! J'ai remporté six « *Grammy Awards* », quinze « *American Music Awards* », ainsi que des « *Juno Awards* » ; non seulement je leur fais

l'honneur d'accepter de chanter pour eux en français dans le cadre d'une parade de bas étage, mais...

— Carl !!!

— Mais c'est vrai ! Combien de gens y aura-t-il ? Seulement quelques milliers, alors que moi, je ne me déplace que pour des centaines de milliers de spectateurs ! Le fait d'être ici ne me rapporte absolument rien... c'est un cadeau que je leur fais !

— Admets que tu as été grassement payé...

— Franchement ! Tout juste si ça paie mes frais d'électricité !

— Toujours est-il que la parade ne peut pas débiter en retard à cause de toi... cela nuirait à ta réputation.

— Non ! C'est à la réputation de la ville que ça nuira, car si Gontrand ne parvient pas à revenir à temps, ce sera de leur faute ! J'ai même prié le maire de fermer toutes les rues qui mènent chez moi, et cet idiot a refusé ! Alors, le responsable, c'est lui !

— Tu n'as pas vraiment fait ça ?

— Bien sûr que je l'ai fait ! N'oublie pas qu'avec tous les impôts que je paie, sans compter les taxes, cela fait de cet homme mon employé, au même titre que Gontrand. Je paie son salaire à moi seul !

— Bon... écoute, Carl. Si Gontrand n'est pas revenu dans dix minutes, tu lâches prise, d'accord ? Tu montes sur ton char allégorique, et tu chantes... sans ton foulard bleu.

— Hors de question !!! Ah... voilà le Premier ministre. Attends que je lui parle, à celui-là !

— Carl... non ! supplie Loulou.

Mais il semble bien que les paroles de Loulou restent vaines, car Carl ne lui répond pas. Mais heureusement, il n'a pas éteint son téléphone, ce qui fait qu'on peut tout entendre.

— Je sens qu'on va se bidonner, rigole Lou. Ce gars est vraiment dingue.

— C'est qui, le Premier ministre ? que je lui demande.

— Je ne sais pas, mais je suis sûr que c'est un homme qui se croit important.

— Et il l'est ?

— Je ne sais pas.

Lorsque Carl arrive à la hauteur du Premier ministre, Loulou est rouge de honte.

— Monsieur le Premier ministre, commence le chanteur, il y a urgence. De ce fait, j'aimerais que vous ordonniez au maire de fermer le boulevard Métropolitain sur lequel mon majordome est actuellement coincé, et cela, afin de lui permettre de me ramener un accessoire qui m'est indispensable pour l'incroyable performance que je m'appête à vous livrer... vous verrez, grâce à moi, le Québec rayonnera à travers le monde entier, et la chanson « Gens du pays » sera traduite dans toutes les langues, même en arabe ! Mais pour ça, il me faut mon foulard bleu de chez Versace !

— Je l'entends, râle Loulou, mais je n'y crois pas ! Je ne peux pas croire qu'il embête le Premier ministre du Québec pour un simple foulard !

Vraiment un drôle de type, mon ancien maître ! Si Loulou semble exaspérée, l'homme

qui lui a demandé d'intervenir, lui, se bidonne. Quant à Hugo, il ne cesse de faire les gros yeux, alors que Lou me glisse :

— Tu connais l'adage qui dit : « Tel maître, tel chien », p'tit minus ? Alors... écoute ton ancien maître, et ça te donnera une bonne idée de qui tu es !

— Oh, toi... va te faire voir !

Puis, nous entendons le Premier ministre rétorquer :

— Écoutez, Mr. Diva, nous sommes vraiment honorés qu'un artiste de votre trempe ait accepté de se joindre à la parade, mais nous ne pouvons pas fermer le boulevard Métropolitain pour un simple foulard ! Professionnel comme vous êtes, je suis sûr que vous saurez contrecarrer ce problème.

— Comme vous le dites si bien, monsieur, je suis un professionnel... et à ce titre, il est hors de question que je chante pour la fête du Québec sans porter de bleu. Non seulement vous devriez me remercier à genoux d'être ici aujourd'hui, mais vous devriez augmenter mon cachet. Franchement... après tout le mal que je me donne pour rendre votre parade intéressante ! Non, mais... vous avez vu les autres chars allégoriques ? Ils sont d'un ridicule ! Non, vraiment, je suis votre seule et unique attraction !

Il marque une pause et ajoute :

— Bon... je comprends. Peut-être que vous ne pouvez pas fermer le Métropolitain, même pour l'illustre personnage que je suis, mais... peut-être pourriez-vous envoyer un hélicoptère et le faire atterrir à côté de ma limousine ? Gontrand pourrait ainsi remettre mon foulard au pilote qui lui, me le rapporterait. Qu'en dites-vous ?

— J'en dis qu'il n'en est pas question !

— Mais... pour qui vous prenez-vous, dites-moi ?

— Pour le Premier ministre !

— Eh bien, justement ! Comme je l'ai dit au maire tout à l'heure, sachez qu'avec les millions que je vous verse en impôts de toutes sortes, c'est moi, et moi seul, qui paie votre salaire ! Comme cela fait donc de vous mon vulgaire employé, je vous ordonne...

— Au revoir, Mr. Diva, je vous souhaite une excellente parade.

— Hé... mais attendez ! Revenez tout de suite ici, petit con ! Je n'y crois pas... il est parti... mais pour qui est-ce qu'il se prend, celui-là ? Je crois qu'il n'a pas réalisé à qui il s'adressait... t'as entendu ça, Loulou ?

— Oui, Carl, rage tante Loulou, et je n'ai jamais eu aussi honte de ma vie !!!

— Ah !!! Eurêka !!!

— Quoi ?

— Voilà Gontrand qui revient avec mon foulard. Enfin ! Non, mais... vous en avez mis du temps ! Nous sommes en retard à cause de vous ! Si ça se trouve, il n'y aura plus un seul spectateur pour m'acclamer. Euh... Loulou ? Il faut que je te laisse. Le Québec m'attend !

Loulou éteint son cellulaire et dit à l'homme qui lui a fourni une chaise :

— La parade peut enfin débiter. Encore une chance que les gens ont su se montrer patients !

— L'épagneul... c'est votre chien ?

— Oui...

— Il est magnifique. Un pure race, pas vrai ?

Ce disant, l'homme s'approche de Lou pour tenter de le caresser. Du coup, mon idiot de voisin se démène comme un diable dans l'eau bénite. C'est de peine et de misère que sa maîtresse parvient à le maîtriser pour ne pas qu'il s'enfuie. Étonné, je lui demande :

— Mais pourquoi as-tu peur de cet homme ?

— Je n'aime pas les étrangers, me répond-il.

— Pourquoi ?

— Syndrome d'ex-chien battu.

Soudain, on entend enfin le signal indiquant le début de la parade. Comme nul n'a eu vent de la crise de Carl au sujet de son satané foulard bleu, personne ne songe à lui en vouloir, jetant tout le blâme sur l'organisation. C'est pourquoi les gens se mettent à hurler de joie dès qu'ils l'aperçoivent. Mr. Diva est peut-être égocentrique et totalement déplaisant, mais je dois avouer qu'il est franchement talentueux. À l'entendre chanter, je comprends pourquoi les gens l'aiment autant. Même pour un chien, sa musique est entraînante, alors imaginez pour un humain !

Tout autour du char allégorique sur lequel il chante, on peut voir des dizaines de danseurs qui encouragent les gens à applaudir et à chanter. Tout à coup, l'un d'eux nous remarque, Lou et moi, et s'approche pour nous caresser. Si je me laisse faire en le gratifiant de quelques grosses léchettes sur la main, il en va tout autrement lorsque le pauvre homme tente de toucher Lou. J'aurais bien voulu le prévenir, mais je ne sais pas parler humain. Du coup, c'est l'impensable qui se produit. Alors dans les bras de Loulou, qui portait plus ou moins attention à la scène, du fait qu'elle regardait Carl, Lou donne un grand coup pour esquiver la main de l'intrus. Ce faisant, Loulou, surprise, le laisse tomber. Enfin libre, il se met à courir au beau milieu de la rue où se déroule la parade. Voyant cela, le danseur et Hugo s'élancent derrière lui pour tenter de le rattraper. Mon maître est si énervé, qu'il oublie que je suis dans ses bras. Il m'échappe donc, mais plutôt que de tomber au sol, ce qui aurait pu me blesser gravement, j'aboutis sur le char allégorique de Carl. Reconnaisant le chien de Mr. Diva, car il va de soi que ce sans cœur n'a jamais osé admettre publiquement qu'il a abandonné son pauvre petit chien sans défense, les gens hurlent de joie. Wow ! Je ne savais pas que j'étais aussi célèbre ! Là, je sens quatre yeux rivés sur moi. Les deux premiers appartiennent à Carl, et les deux autres à Lou, qui court maintenant dans ma direction. Dans le cas de Carl, heureusement qu'il ne s'agit que d'une paire d'yeux, car s'il fallait qu'il ait des fusils à l'intérieur de ses orbites, je crois bien que je serais déjà mort. Quant à Lou, c'est de la jalousie que je décèle dans son regard. Je le comprends... les gens m'applaudissent comme si j'étais un dieu. J'entends partout : « Qu'il est mignon ! », « Mais ce qu'il est beau ! », « Tu te souviens, c'est le chien que Mr. Diva a emmené, l'autre jour, à la remise de prix ? », « Oui... celui qui a tout fait sauter ! Ça alors, on peut dire qu'il en a dedans, pour un aussi petit chien ! » Puis, ne me demandez pas comment, mais alors qu'Hugo est à deux doigts de le rattraper, Lou se donne un grand élan, et parvient à sauter sur le char pour venir me rejoindre. Faut dire que ce chien, il en a dedans, lui aussi !

Une vraie bombe d'énergie !

Pendant que Carl est sur le point de se transformer en véritable bombe humaine, Lou s'approche de moi, sous les cris de la foule totalement déchaînée.

— Qu'est-ce que tu fais là, p'tit minus ? T'essaies de voler la vedette à ton ex-maître ?

— Pas besoin, je suis déjà célèbre... regarde comment ils m'adorent, ces gens !

— Qui te dit que ce n'est pas moi qu'ils applaudissent ?

— Parce qu'à ce que je sache, tu n'as fait aucun tapis rouge, toi ! Tu n'as jamais passé à la télévision non plus, et les journaux n'ont jamais parlé de toi.

— Ah oui ? Eh bien, prépare-toi, car avec ce que je vais te faire, p'tit minus, ça va changer dans deux minutes. Je vais même me retrouver aux infos de ce soir !

Son regard est si menaçant, que je ne peux faire autrement que d'y croire. Aussi, mon instinct me dicte de courir le plus rapidement possible. Avec Lou à ma poursuite, les choses ne peuvent que mal tourner. Puisque nous sommes dans un espace plutôt restreint et que je ne regarde pas trop où je vais, je fonce droit sur Carl, qui menace de perdre pied. Mais ouf ! Au dernier moment, il parvient à retrouver son équilibre. Partout dans la foule, c'est l'hilarité totale, pendant que Carl me fusille du regard. Lorsque Lou s'amène vers nous à toute vitesse, c'est la catastrophe ! Non seulement fait-il tomber le pied du micro, mais le chanteur également, qui s'affaisse de tout son long. Parmi les spectateurs, le rire cède soudainement la place au silence. Même Lou et moi sommes stoïques. C'est que même si Carl n'ouvre plus la bouche et qu'il n'a plus de micro dans les mains, sa voix continue de chanter.

— Quoi, entend-on un peu partout, c'est du *lip-sync* ? Il n'a qu'une seule chanson à interpréter, et il n'est même pas foutu de la chanter pour de vrai ? Quelle déception ! Allez... on part, on n'a plus rien à faire ici !

Et pendant que la rue se vide tranquillement et que les médias se ruent vers Carl pour l'interviewer sur cette nouvelle catastrophe, Loulou et Hugo viennent nous chercher. À leurs voix, ils ne sont pas du tout contents, et il est clair que ce soir, nous n'aurons droit à aucune gâterie.

Alors que nous descendons tous les quatre du char allégorique, celui que Loulou reconnaît comme étant le premier ministre du Québec se présente devant Carl pour lui dire :

— Je ne crois pas, Mr. Diva, qu'il sera utile de faire fermer la rue pour vous permettre de rentrer chez vous... puisque vous l'avez vidée de tout passant.

— Puis, nous entendons Carl hurler : Gucciiiiiii ! ! ! Looouuu ! ! ! J'aurai votre peau à tous les deux !

Heureusement pour nous, nous sommes déjà assez loin pour ne plus être dans son champ de vision. Alors que je vois un bout de tissu bleu pendouiller de la gueule de Lou, je lui demande :

— Qu'est-ce que tu tiens ?

— Belle prise, hein ? C'est le satané foulard auquel Carl tenait tant. Du coup, je me suis dit que ça devait valoir quelque chose... alors, je l'ai pris.

Chapitre 14

Suite à cette dernière aventure, des jours, des semaines et quelques mois heureux s'écoulaient tranquillement. Enfin, presque heureux... lorsque Lou n'est pas chez moi, ou lorsque je ne suis pas chez lui, tout va pour le mieux. Autrement... c'est l'enfer. Mais avec Hugo, qui tente toujours de se remettre de sa maladie, j'ai beaucoup de plaisir. Nous faisons tout ensemble : nous mangeons ensemble, nous nous promenons ensemble, nous dormons ensemble... bref, vous voyez le topo ?

Son médecin aime croire que ma présence lui fait beaucoup de bien. À ce qu'il paraît, la zoothérapie s'avère très efficace, tant auprès des personnes âgées, qu'auprès des malades. Je ne sais pas ce que c'est, la zoothérapie, mais bon... il semble que j'y excelle ! C'est ce qui compte, non ? De plus, mon maître me rend très bien l'affection que lui donne. L'autre jour, par exemple, lorsque Carl s'est amené pour régler ses comptes avec Lou et moi, le soir qui a suivi la fameuse parade de la Saint-Jean, il s'est fait rabrouer, et pas juste un peu !

— Où sont ces deux sales cabots ? Hurla-t-il en entrant chez Loulou sans même frapper.

Nous étions alors tous les quatre à la cuisine, Lou et moi en train de nous chamailler pour une balle, et Loulou et Hugo en train de boire un café. Loulou a été si surprise par l'entrée pour le moins fracassante de son neveu, qu'elle a failli faire, de son propre aveu, une crise cardiaque.

— Carl, lâcha-t-elle, quand vas-tu donc cesser de crier de la sorte ? Tu vas me faire mourir ! Et frapper, avant d'entrer, ça ne te tenterait pas ?

— Désolé, mais quand je suis enragé comme je le suis, j'en oublie mes bonnes manières... comme vos chiens, d'ailleurs, lorsqu'ils sont en public ! Allez, petits monstres... venez ici que je vous fasse votre fête ! Vous m'avez fait passer pour un vrai guignol et aujourd'hui, vous allez me le payer ! Je vais vous tuer tous les deux ! Ainsi, vous ne pourrez plus nuire à quiconque !

Je ne savais pas trop ce qu'il racontait, mais mon instinct me disait de faire comme Lou, et d'aller m'abriter sous le lit de la chambre à coucher.

— Carl... répliqua Loulou pour tenter de le calmer. Je suis vraiment, mais vraiment désolée de ce qui est arrivé, mais... nous ne pouvons plus revenir en arrière, à présent. Ce qui est fait est fait. Un de tes danseurs s'est approché un peu trop près de Lou, et... tu sais comment il déteste les étrangers ! Il a paniqué et a cherché à fuir.

— Tu devrais plutôt dire qu'il a cherché à gâcher mon spectacle ! ! ! J'ai eu l'air d'un véritable amateur ! Et toi, Hugo, qu'as-tu à dire pour la défense de ton stupide chien ?

— Écoute, Carl, ce qui s'est passé est vraiment malheureux, mais comme l'a dit Loulou, ce qui est fait est fait.

— Donc... les chiens vont s'en tirer en toute impunité, si j'ai bien compris ? Ils foutent le bordel, alors que je livrais l'une des plus extraordinaires performances de ma vie, et... vous ne ferez rien ? Je peux comprendre pour Lou, car ce chien a toujours été sot, mais pour ce qui est de Gucci Givenchy 1^{er}... c'est inexplicable. Ce n'est pas comme ça que je l'ai élevé. À croire, Hugo, qu'il se pervertit avec toi. Tu es en train de lui faire perdre toutes les bonnes manières que je lui ai inculquées.

— Quoi ? s'offusqua Hugo. Mais quelles bonnes manières ? Quand il est arrivé ici, il urinait partout ! ! ! Et maintenant, il est propre... enfin, presque. Et si j'ai une bonne mémoire, quand il était avec toi, il en a fait toute une sur le tapis rouge !

— Ne me reparle pas de ça, veux-tu ! Cette histoire me suit encore !

— Écoute-moi bien, Mr. Diva... tu as beau être un grand artiste, tu ne m'impressionnes pas ! Je n'arrive pas à croire que tu sois venu ici pour te venger des chiens. Ciel ! Ce ne sont que des chiens ! Aussi, je te préviens... si tu touches à un seul de leurs poils, c'est à moi que tu auras affaire ! Tiens-toi-le pour dit.

— Allez, Carl... enchaîna Loulou, prends donc tout cela avec un grain de sel. Un jour, on en rira... Comme c'est le cas pour la plupart des petits malheurs qui nous sont arrivés dans le passé.

C'est ainsi que le problème s'est réglé. Carl s'est calmé le pompon, et n'a plus jamais reparlé de cet épisode, sauf quelques fois, pour en rire. Donc, comme je le disais avant de vous raconter cette anecdote, depuis que je suis avec Hugo, tout va pour le mieux, dans le meilleur des mondes. Du moins, jusqu'à aujourd'hui... suis-je donc né pour être constamment abandonné par mes maîtres ? Je dis « mes maîtres », alors que tout chien ne devrait qu'avoir à dire « mon maître ». Comme un enfant qui n'a qu'un seul père et une seule mère, un chien ne devrait avoir qu'un maître. Comment certains humains peuvent-ils ainsi jouer avec nous ? Ils nous voient une première fois, tombent sous le charme, nous adoptent et ensuite, nous laissent tomber à la moindre pacotille. Voilà que ça m'arrive pour la troisième fois ! Pas trop bon pour la confiance en soi, je vous dirais.

Je sais qu'avant de m'abandonner, Hugo rentrait tout juste d'un rendez-vous avec son médecin. Il était en panique. Apparemment, ses traitements ne faisaient plus effet. Même que son état empirait. Du coup, il lui fallait subir de nouveaux traitements. Mais plutôt que d'évacuer sa peine en pleurant sur mon pelage ou en frappant chez Loulou pour se confier à elle, il s'est mis dans la tête que, pour lui, tout était fini, et qu'avant de partir pour le grand voyage, il devait voir à me trouver un nouveau foyer. Sauf que... jusque-là, ses jours n'étaient pas comptés. Il était seulement question d'un nouveau traitement. Je le sais, car lorsqu'il est revenu à la maison, son médecin l'a appelé pour le rassurer. Selon ce que j'ai pu comprendre, mon pauvre maître se croyait à l'article de la mort, alors qu'en fait, on lui proposait un traitement plus efficace pour venir à bout de sa maladie. Je comprends qu'il n'est pas évident d'apprendre que le mal dont on souffre refuse de nous quitter, mais se voir mort avant même de

subir le nouveau traitement proposé, c'est faire preuve de pessimisme, non ? De même, rejeter tous ceux qu'on aime pour se venger du destin, c'est un peu, beaucoup, même, amplifier son malheur. Hélas, c'est ce qu'Hugo a fait. Se croyant perdu et surtout, seul dans son malheur, il a rédigé une lettre pour Loulou, avant de me mettre dans une cage qu'il a déposée au beau milieu du corridor, entre nos deux appartements. Il a également placé dans un grand sac à ordures tout ce qui m'appartenait : jouets, vêtements, nourriture et gâteries. J'avais l'air fin, vraiment fin ! D'autant plus que Loulou n'était pas chez elle.

Au bout d'un moment qui m'a paru une éternité, elle est revenue, en compagnie de Carl et Lou, qui n'a pas manqué de me lancer un regard signifiant :

— Tiens... ça sent l'abandon à plein nez, ça, p'tit minus !

— Va te faire voir ! que je lui réponds.

Surprise, Loulou s'empare de la lettre qu'Hugo lui a laissée, et la lit à haute voix pour que son neveu en prenne connaissance en même temps qu'elle. Voici ce que ça disait :

Loulou,

Je ne peux plus m'occuper de Gucci. Ma santé est au pire, et je dois me préparer en vue de mon passage vers l'au-delà. Inutile de frapper à ma porte, je ne répondrai pas. Même que je ne répondrai plus jamais. Je te souhaite une bonne continuité et s'il te plaît, veille à ce que Gucci soit heureux.

Hugo.

Du coup, je comprends que je vais habiter chez Loulou. Or, même si je l'aime, j'ai du mal à me faire à l'idée. Non, mais... m'imaginez-vous vivre vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec cette peste de Lou ? Moi, non ! D'un autre côté, en restant ici, je serais près d'Hugo, et qui sait si avec le temps, il ne finira pas par me reprendre ? Car mon instinct de chien me dit que sa maladie n'est pas mortelle, et qu'il va s'en sortir. Si je pouvais lui parler, c'est ce que j'aimerais lui dire. Malheureusement, je ne peux pas...

— Pauvre Loulou, lance Carl, après que nous soyons tous rentrés dans l'appartement. Te voilà avec deux chiens sur les bras.

— Tu rigoles ou quoi ? s'indigne presque Loulou en posant mon gros sac au milieu de la pièce qui lui sert de bureau. Je travaille trop pour pouvoir m'occuper adéquatement de deux chiens... J'en ai bien assez avec Lou ! J'aime beaucoup Gucci, mais... tu vas devoir le reprendre.

— Quoi ? Mais il n'en est pas question. Ce chien ne m'appartient plus !

— Que oui ! Si j'ai bien compris, Hugo ne te l'a pas encore payé en entier, pas vrai ?

— Oui, et alors ?

— Donc il est à toi. La question est réglée. De toute façon, ce n'est pas toi qui vas t'en occuper, mais Gontrand.

— Peut-être, mais c'est dans *ma* maison qu'il va uriner. Je viens de faire tout désinfecter.

— Carl... tu exagères. D'ailleurs, sache que Gucci a fait beaucoup de progrès. Hugo a fait du bon travail avec lui.

— J'ai vu ça, oui, à la Saint-Jean Baptiste !

Quoi ? Si je comprends bien, ils se battent pour ne *pas* me reprendre ? Ça alors ! Je n'y crois pas ! Suis-je donc si terrible ? Je m'apprête à pleurer sur mon sort, quand je vois Lou se précipiter vers le sac qui me sert de valise. Puis, sans même se soucier de moi, il l'ouvre hypocritement, de façon à ce que sa maîtresse ne se rende pas compte de son méfait, et me vole tous les jouets qui lui font envie, avant de les cacher Dieu sait où. J'ai beau m'opposer, mais comme je le dis souvent, le plus fort, ce n'est définitivement pas moi !

— De toute façon, me dit-il, là où tu vas, ces jouets ne serviront à rien.

— Je retourne chez Carl, tu sauras, et donc, ils me serviront !

— Parce que tu crois vraiment qu'il va te garder, p'tit minus ?

Comme je ne trouve rien à répondre, il reprend en disant :

— Tu vois bien qu'il cherche toutes les excuses du monde pour ne pas te reprendre... et comme tu n'es pas le bienvenu ici non plus, j'ai bien peur que tu finisses dans un refuge.

— Tu penses ?

— Je ne le pense pas, j'en suis sûr !

— Mais tu y es allé, toi, et c'est ainsi que tu es tombé sur Loulou. C'est donc dire qu'il y a encore de l'espoir, pour moi...

— Non, p'tit minus, aucun espoir. Et tu sais pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Parce que personne n'aime les p'tits minus dans ton genre.

Cela dit, Lou s'éclipse avec un autre de mes jouets en me laissant seul avec mon désespoir. Dès qu'il n'est plus à la portée de ma vue, je me mets à pleurer sans retenue. Malgré tout ce que j'ai vécu jusqu'à maintenant, jamais je ne me suis senti aussi malheureux. Je n'ai que neuf mois et déjà, j'ai changé plus souvent de famille que Lou, qui a pourtant trois ans de plus que moi. Je crois que cette peste a raison... je ne suis qu'un p'tit minus, et personne ne veut de moi.

Loulou est la seule qui m'entend pleurer ou du moins, qui s'en soucie. Aussi, vient-elle me chercher pour me serrer très fort dans ses bras.

— Hé... petit Gucci. Cesse de pleurer ainsi. Tu n'es pas content ? Tu vas retourner vivre dans le grand château de Carl. Tu vas également retrouver Gontrand... tu l'aimais, lui, pas vrai ?

Elle a beau tenter de trouver toutes sortes de belles paroles pour me rassurer, moi, tout ce que je retiens, c'est que je la vois fort probablement pour la dernière fois.

Chapitre 15

De retour chez Carl, je me sens un peu mieux, alors que je suis accueilli à bras ouverts par Gontrand.

— Oh ! s'exclame-t-il. Mais regardez qui nous revient ! Je suis si content ! Bienvenue chez toi, Gucci ! Tu as faim ? Viens... je vais te nourrir et ensuite, nous irons faire une longue promenade, toi et moi.

— Faites donc, Gontrand ! lance froidement Carl.

La soirée a été excellente ! Après mon repas, Gontrand m'a emmené marcher dans la forêt artificielle de Carl. Quel plaisir ce fut ! Maintenant que je suis un peu plus grand, je n'ai plus peur des écureuils... ce sont plutôt eux qui me craignent. Du coup, je me suis plu à en pourchasser quelques-uns. Tentant d'imiter la voix de Lou, je leur criais :

— Allez, p'tits minus ! Sauvez-vous pendant qu'il en est encore temps. Sinon, je vais vous faire votre fête !

Je suis sûrement parvenu à leur faire peur, car ils se sont tous sauvés sur-le-champ. Puis, nous sommes rentrés. Dès qu'il nous a vus, Carl a commandé à Gontrand :

— Veuillez lui donner un bain et le coucher ! Je suis crevé, et je ne veux pas d'un chien dans mes jambes !

Oh, non ! Pas un bain ! Décidément, ce type est maniaque de propreté. C'est une maladie, ça, le saviez-vous ? Mais hélas, je n'y ai pas échappé. Gontrand m'a lavé de la tête aux pattes, avant de... non... non... de me remettre ce satané pyjama bleu ! C'est cela que Lou aurait dû voler, pas mes jouets !

Maintenant que je suis seul dans mon grand lit, je me sens si épuisé que je n'ai aucun mal à me laisser tomber dans les bras de Morphée.

Au petit matin, je me réveille avec plein de bonnes intentions, et un défi de taille : regagner le cœur de Carl ! C'est vrai que ce type n'a pas beaucoup de cœur, mais si je fais bien les choses, je me dis qu'il me gardera sûrement. En fait, pour le ramener à de meilleurs sentiments à mon égard, je n'ai qu'à appliquer les enseignements d'Hugo : ne pas faire pipi pour se faire montrer la porte, mais bien montrer la porte pour ensuite faire pipi. C'est donc ce que je vais faire ce matin. Là, présentement, j'ai très envie, mais je vais me retenir. Et dès que Gontrand viendra me chercher, je vais me précipiter vers la porte. Ainsi, Carl verra bien que j'ai changé. Du coup, il ne se sentira plus obligé de refaire désinfecter sa maison.

Je n'ai pas à attendre très longtemps. Après un ou deux jappements, Gontrand s'amène dans ma chambre pour s'enquérir de ce qui ne va pas. Au moment où il ouvre la porte, je bondis de mon lit et cours jusqu'à la porte la plus proche et m'assieds devant. Du genre plutôt rapide, Gontrand comprend tout de suite ce que je veux. Visiblement ravi, il me met en laisse et me sort. Puis, après une longue promenade, nous revenons à la maison et allons à la cuisine,

histoire de me sustenter.

Étant donné que c'est l'heure du petit déjeuner, nous y trouvons Carl qui, attendant que son repas lui soit servi, tapote sur le clavier de son ordinateur.

— Si vous aviez vu ce que j'ai vu tout à l'heure, lui lance gaiement Gontrand, vous seriez fier de votre chien... non seulement il n'a fait aucun dégât durant la nuit, mais il a demandé la porte. Décidément, il a fait beaucoup de progrès.

— Un, réplique bêtement Carl, ce n'est pas *mon* chien. Deux, je me fous des progrès qu'il a faits, car il s'en va.

— Mais... pourquoi ? Il met tant de joie dans la maison... et puisque je vous dis qu'il est devenu propre !

— Que m'importe qu'il soit devenu propre ! Vous semblez oublier que ce cabot a failli ruiner ma brillante carrière, et ce, deux fois plutôt qu'une ! Dois-je vous rappeler que les médias parlent encore de ses frasques ?

— Mais avouez que c'est plutôt drôle, monsieur ! C'est vrai qu'ils en parlent, mais à la rigolade !

— Si vous aimez faire rire de vous, Gontrand, sachez que ce n'est pas mon cas !

Le silence se fait, et Gontrand en profite pour remplir ma gamelle d'eau, que je m'empresse de vider. Tout à coup, nous entendons :

— Eurêka ! ! !

— Quoi donc, monsieur ? s'enquiert Gontrand.

— J'étais à rédiger un texte pour vendre le chien, et voilà que je tombe sur une annonce publiée par un couple qui recherche un chihuahua correspondant en tous points à Gucci. Ils offrent sept cents dollars, soit cent de plus que j'allais demander. À croire que l'argent attire l'argent !

— Mais, monsieur... pourquoi le vendre, hein ? Ne pourrions-nous pas le garder ? Puisque je vous dis qu'il est devenu propre... et je vais si bien m'en occuper, que vous ne saurez même pas qu'il est là.

— Désolé, mais il part. Je viens de le proposer, et le couple a accepté de le prendre. À croire que ces gens sont branchés vingt-quatre heures sur vingt-quatre devant leur ordinateur... ils m'ont répondu en moins d'une minute.

— Mais monsieur...

— Donnez-lui un bain sur-le-champ et ensuite, nous prenons la route pour le conduire à l'Épiphanie. C'est là-bas qu'il habitera, désormais.

Chapitre 16

Après un deuxième bain en moins de vingt-quatre heures, on me transporte dans la limousine maison à bord de laquelle nous roulons longuement. Au bout d'au moins une bonne heure, il était temps que nous arrivions, car croyez-moi, j'avais drôlement envie de vomir. Une chance que j'ai pu me retenir, car autrement, je n'ose pas imaginer la réaction de Carl.

Une fois à destination, assez étrangement, ni Carl ni Gontrand ne quittent la voiture. Deux personnes que je n'ai jamais vues auparavant sortent de la petite maison devant laquelle nous nous sommes garés et s'approchent de notre véhicule. Un homme et une femme qui ne m'inspirent aucune confiance.

— Vous avez l'argent ? lance bêtement Carl.

— Euh... bégaye l'homme, nous... euh... nous n'avons pas l'argent comptant... en fait, nous ne pouvons que vous offrir un chèque postdaté au mois prochain. Est-ce que ça vous convient ?

— Ça va, n'importe quoi pour me débarrasser de ce cabot !

— Attendez... intervient la femme. Ne seriez-vous pas Mr. Diva ?

— Vu la voiture dans laquelle je me trouve, il y a de fortes chances, répond Carl.

— Mais pourquoi ne pas l'avoir spécifié dans vos courriels ?

— Pour avoir la paix ! De toute façon, m'auriez-vous cru ?

— Probablement pas...

— Alors voilà !

— Serait-ce possible d'avoir votre autographe ? poursuit la femme.

— Écoutez bien, rétorque Carl, déjà que vous me demandez d'accepter un chèque postdaté, il ne faudrait pas pousser votre chance !

Faisant fi de la mine déconfite de son interlocutrice, Carl me prend dans ses bras, me passe à travers la fenêtre et me dépose dans les mains de l'homme. Puis, après s'être emparé du bout de papier que ce dernier lui a tendu en retour, il lance au chauffeur :

— Veuillez ouvrir le coffre de la voiture afin que ces... personnes puissent prendre possession des biens de Gucci.

Puis, se tournant vers le couple, il ajoute :

— C'est vraiment votre jour de chance... ce que ce chien possède vaut deux fois plus que votre maison qui d'ailleurs, aurait franchement besoin d'être retapée !

Frustré, l'homme se dirige vers le coffre arrière pour s'emparer de mon gros sac. Après quoi, Carl, Gontrand et le chauffeur s'empressent de partir, sans le moindre au revoir. Non, mais... quelle bassesse ! J'ai peine à y croire.

Même si jusque-là, je pensais avoir tout vu, croyez-moi, je n'ai encore rien vu !

Chapitre 17

Je ne veux pas faire un « Mr. Diva » de moi-même, mais dès que j'entre dans la maison, je trouve les lieux complètement inacceptables ! Non seulement c'est sale, mais outre les nombreux insectes douteux qui circulent un peu partout, je vois au moins une vingtaine d'autres chiens, sans compter les nombreux chats... des créatures que je déteste.

C'est évident qu'ici, personne ne se soucie de l'entretien ménager. Plus j'explore mon nouveau chez moi, plus je sens que je vais vomir. Ça sent l'urine à plein museau et... je ne vous dis pas quoi ! À la cuisine, je remarque qu'il n'y a que deux gamelles, une pour l'eau, et l'autre pour la nourriture... laquelle est vide. Quant à l'eau, elle est d'une couleur douteuse. À croire qu'elle n'a pas été changée depuis plusieurs jours. Soudain, je vois mes nouveaux maîtres ouvrir le sac contenant tout ce que je possède. « Youpi ! me dis-je. Je vais pouvoir jouer. Voilà qui me consolera ! » Or, plutôt que de me rendre mes biens, ils en évaluent la valeur.

— Hé, Bob... t'as vu les vêtements ? lance la femme. Ils sont griffés ! Je suis persuadée qu'on pourra en tirer un bon prix !

— Pour sûr... les jouets ne sont pas à dédaigner non plus. Je connais un tas de gosses dont les parents n'ont même pas les moyens de leur offrir le tiers du quart de tout ça.

— Bon ! On va donc mettre tout ça en vente sur Kijiji ! Et pour le chien... que veux-tu en faire ?

— Dès qu'il sera prêt pour la reproduction, on va tenter de l'accoupler avec le bichon maltais. Ça devrait créer des chiots intéressants.

— J'ai tellement hâte que nous arrivions à créer *la* race de chien qui nous rendra riches !

— T'inquiète... à force d'essayer, on y arrivera !

— Sauf qu'en attendant, on a du mal à joindre les deux bouts. Tout juste si on a de quoi nourrir les bêtes !

— Ça va aller, Suzanne, faut pas t'en faire. Ce matin, je suis allé chez les Bernier, pendant qu'ils étaient partis, et je leur ai volé un gros sac de moulée pour chien. On en a pour un bon bout, crois-moi.

— Va pour les chiens... mais pour les chats ?

— Comme les Bernier n'ont pas de chat, ils devront se contenter de la nourriture pour chien.

Mais dans quelle maison est-ce que je suis tombé ? Moi qui jusque-là, vivais en millionnaire, voilà que je me retrouve chez de véritables ploucs ! Je ne peux pas croire qu'ils vont vendre mes vêtements et mes jouets, tout comme je ne peux pas croire que je devrai me contenter de manger de la vulgaire moulée... volée par-dessus le marché ! « Carl de malheur ! Pourquoi m'as-tu abandonné ici ? Tu as ruiné ma vie ! »

Et attendez... je ne vous ai pas encore dit le pire. Mes nouveaux colocataires sont de véritables pestes ! Pas moyen de faire un mouvement sans qu'il y en ait un pour me rappeler que le plus fort... ce n'est vraiment pas moi. Il y en a même un qui en guise de message

d'accueil, me lance :

— Prépare-toi, petit ! Ici, c'est la loi de la jungle ! Il n'y a que les plus forts qui survivent.

Plutôt rassurant ! Je crois que le mieux, pour moi, sera de me faire encore plus petit que je le suis déjà. Même les chats semblent plus forts que moi.

Chapitre 18

Voilà deux jours que je suis ici et déjà, je n'en peux plus. J'ai faim et je suis tout sale. Si sale, que j'en viens à m'ennuyer des trop nombreux bains que me donnait Gontrand. Il y a tellement de taches et d'insectes étranges dans la maison, que je m'inquiète pour mon hygiène et ma santé. Pour ce qui en est de la nourriture, je ne vous dis pas ! Celui qui m'a dit, à mon arrivée, que c'était la loi de la jungle qui prévalait ici m'a parfaitement bien décrit ma nouvelle réalité. Comme je vous l'ai déjà précisé, ici, il n'y a que deux gamelles qui servent autant aux chiens qu'aux chats. Une pour l'eau, et une pour la nourriture. Hé oui ! Chiens et chats mangent la même moulée, tant la pauvreté règne en ce lieu maudit. J'avoue que les plats sont plutôt gros, mais quand nous sommes plus d'une trentaine à nous y servir, croyez-moi, ils deviennent plutôt petits, pour ne pas dire infimes. De même, ils se vident très rapidement. Et que croyez-vous qui se produit ? Les plus gros se servent en premier, ce qui fait que nous, les petits, n'avons que les restes à nous partager. Si nous étions nourris trois fois par jour, ou même deux, peut-être bien que j'arriverais à manger chaque jour, mais non... le service ne se fait qu'aux vingt-quatre heures. Donc évidemment, tout le monde est affamé. Cela fait qu'à l'heure où je vous parle, il y a plus de deux jours que je n'ai pas mangé. Heureusement, je suis arrivé à boire de l'eau, mais sans plus. Si les choses se poursuivent ainsi, je ne donne pas cher de ma peau. Je n'aurai même pas la chance de célébrer mon premier anniversaire de naissance. Il ne me reste qu'à espérer que quelqu'un, ici, aura pitié de moi, ou mieux encore, que Carl aura des remords et qu'il viendra à ma rescousse. Mais ça... je n'y compte pas trop.

Pour essayer de survivre le plus longtemps possible, j'économise mon énergie. Je me cache sous un sofa où seuls les petits, et donc, les moins dangereux, peuvent venir me retrouver. Là, bien tapi, je ne bouge pas. Je ne fais que pleurer.

Au bout du troisième jour, un shih-tzu répondant au nom de Roméo me prend en pitié, bien qu'il soit à peine plus fort que moi. Après être venu me trouver dans mon nouveau repaire, il remarque mon état lamentable et me dit :

— Tu sais, lorsque je suis arrivé dans ce lieu démoniaque, j'étais tout aussi désespéré que toi. J'avais le choix entre mourir ou me prendre en main.

— Et qu'as-tu fait ?

— Bien... si je suis encore là, c'est que je me suis pris en main. Oh... ce n'est pas la grande forme, comme tu peux le voir, mais au moins, je suis en vie.

— Et ça vaut le coup ?

— Que veux-tu dire ?

— De rester en vie ? Je te pose la question, parce que moi, je me demande s'il ne serait pas préférable de me laisser aller. J'ai l'impression que ça abrégearait mes souffrances.

— Écoute, petit... dis-toi bien ceci : tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. J'ai six ans, et voilà plus d'un an que j'habite dans cet enfer. Oh... je n'entretiens pas l'espoir qu'un beau

jour, une gentille famille viendra m'adopter, mais par contre, je m'accroche à l'idée qu'un de ces quatre, ce couple maudit qui nous retient ici sera puni pour ce qu'il nous a fait subir. Car ceci est totalement illégal, le savais-tu ?

— Ah oui ?

— Si je te le dis ! D'abord, ils n'ont pas le droit de garder un aussi grand nombre d'animaux sous un même toit. Ensuite, c'est totalement interdit de faire ce qu'ils font.

— Et que font-ils ?

— Ils ne prennent que des animaux pure race, qu'ils accouplent par la suite avec d'autres pures races, dans l'intention de créer *la* race parfaite. Une fois qu'ils auront réussi, ils croient qu'ils deviendront riches. Mais en attendant, combien de chiens et de chats font-ils souffrir ? Même si je me fous un peu des chats !

— Euh...

— Quoi ?

— Tu as dit qu'ils accouplent des animaux pure race... qu'est-ce que le mot *accoupler* veut dire ?

— Oh là là ! Mais quel âge as-tu donc ?

— Neuf mois, pourquoi ?

— Ouais... tu es encore bien jeune. Écoute... on en reparlera lorsque tu seras en âge de mieux comprendre. En attendant, profite de ta naïveté. D'ici là, je vais te prendre sous mon aile et t'apprendre à survivre dans ce trou noir.

— Parce qu'il y a un truc ?

— Oui, mais je te préviens tout de suite... tu n'aimeras pas ça. Par contre, c'est le seul moyen efficace que j'ai trouvé...

Chapitre 19

Croyez-le ou non, mais le fameux truc de Roméo, pour ne pas mourir de faim, se résume à manger les excréments des autres ! ! !

— Pas question ! ! ! que je refuse aussitôt. Comme le disait si bien un de mes maîtres, Mr. Diva, ce ne serait pas digne de mon rang ! D'ailleurs, t'a-t-on déjà dit que tu puais de la gueule ?

— Peut-être, s'offusque à peine Roméo, mais au moins, je suis encore en vie, moi... ce qui ne sera pas ton cas si tu continues à jouer les fines bouches.

— Non... mais... t'as une idée de ce que tu me demandes ?

— C'est exactement ce que je disais quand je suis arrivé ici et que tout comme toi, les plus gros ne me laissaient pas manger. Je me suis entêté, jusqu'à ce que je sois confronté à la mort.

— Et alors ?

— Alors là, je n'ai plus eu le choix. Ça m'a demandé un effort au début, mais à la longue, je m'y suis habitué. Aujourd'hui, le fait que je sois en vie prouve que j'ai raison de faire ce que je fais.

— Hum... Je suis désolé, Roméo, mais... je vais m'abstenir. Qui sait ? Peut-être que mon maître ne m'a placé ici qu'en pension et que... et qu'il va revenir me rechercher. Très bientôt, même.

— Tu as le droit de rêver, mais... si j'étais toi, je n'y compterais pas trop. Écoute... je vais venir te voir tous les jours sous ce sofa pour discuter et t'apporter ce que je pourrai te trouver à manger. Ne sors d'ici que pour aller boire de l'eau. Ça, il y en a presque toujours, car apparemment, c'est gratuit.

— Et pour mes besoins ? Je ne peux tout de même pas faire ça ici... c'est que je suis un chien propre, moi. Enfin... presque.

— Ici, mon ami, la propreté est un mot qui n'existe pas. Tes petites commissions, comme les plus grosses, tu n'as qu'à les faire entre ici et la gamelle d'eau, et entre la gamelle d'eau et ici. Pigé ?

— C'est pigé.

— C'est bon. Alors, je reviens te voir demain pour vérifier si tu n'as pas changé d'idée.

Puis, pendant presque un mois, Roméo est revenu me visiter quotidiennement afin de s'enquérir de mon état de santé, qui ne cessait de se détériorer. Je buvais beaucoup d'eau, mais bien sûr, ça ne suffisait pas. Oh... il arrivait bien, quelques fois, qu'il m'amène un petit truc à manger, mais outre cela, c'était la famine totale. Mes jours étaient comptés, je le savais, et Roméo le savait aussi. C'est sûrement pour cette raison qu'il m'arrivait chaque jour avec des histoires ou des messages positifs comme : « Accroche-toi, petit ! Le jour où ces bons à rien se feront prendre n'est pas loin ! Car c'est complètement illégal, ce qu'ils font, et nous avons des droits, nous, les animaux, tu sais ? », « Hé, petit... tu sais quoi ? Il y a une rumeur qui circule

dans toute la maisonnée. À ce qu'il semblerait, des voisins se seraient rendu compte qu'il y a quelque chose de louche, ici. Tiens bon, ce n'est qu'une question de temps avant que nous retrouvions notre liberté... », ou encore : « Tu sais, petit, l'autre jour, quand tu venais à peine d'arriver, je t'ai dit que tu avais le droit de rêver au sujet du retour de ton maître. Eh bien... ce jour-là, je n'y croyais pas tellement, mais maintenant, j'y crois plus que jamais. Sois fort, bats-toi, et je te promets que tu retrouveras ta vie. »

Même s'ils me faisaient du bien, je n'avais même plus la force de répondre à tous ces mots d'encouragement. Mes oreilles entendaient, mais ma tête et mon esprit erraient dans un autre monde, loin de celui-ci.

Le jour où j'étais à deux pattes de rendre l'âme, Roméo est revenu tout excité en me disant :

— Hé, petit ! Tu ne devineras jamais quoi ! J'ai trouvé de la nourriture en pâté. Tu verras, c'est délicieux ! Je l'ai traînée ici sur de la gazette pour faciliter le transport, et... même si personne ne m'a vu jusque-là, il faut la manger tout de suite, car les autres chiens vont vite appliquer !

J'étais si épuisé, que je ne pouvais même pas lui répondre. Comme s'il l'avait deviné, mon bon samaritain me dit :

— Ça va... t'as qu'à te contenter d'ouvrir la gueule, et je déposerai quelques bouchées à l'intérieur. Tu vas adorer ; en un rien de temps, tu vas reprendre vie... parole de Roméo !

Non sans difficulté, j'ouvris la gueule et sentis quelque chose se glisser à l'intérieur. Heureusement qu'il s'agissait de la pâtée et non de la moulée, car autrement, je ne serais pas parvenu à mastiquer le tout. J'étais si affamé, que je n'aurais su dire si je mangeais du bœuf ou du poulet. Mais qu'importe, c'était comestible. Il faut dire que quand on a faim, tout est bon. C'est ainsi que jour après jour, Roméo s'était mis à me rapporter de la nourriture qu'il trouvait je ne sais où. Les bons jours, j'avais droit à trois, ou même quatre repas, tandis que les mauvais, il ne m'en rapportait qu'un ou deux. Il va de soi qu'à ce rythme, je me suis vite retrouvé sur mes deux pattes. Je vous mentirais si je vous disais que c'était la grande forme, mais au moins, je pouvais à nouveau me déplacer normalement. Malgré tout, même si Roméo n'osait me le dire, je savais que, côté *look*, j'étais dans un bien piètre état. Il suffisait que je le regarde lui, pour deviner ce dont j'avais l'air : poil trop long et ébouriffé, cernes, yeux larmoyants... qui sait si je n'avais pas attrapé des puces, par-dessus le marché ! Vraiment, Carl aurait eu honte de moi ! Hugo aussi, d'ailleurs. Si jamais mon ami disait vrai, lorsqu'il a affirmé, l'autre jour, que ce n'était pas exclu que mon maître revienne me chercher, je me disais que je devrais peut-être commencer à imiter les chats et procéder à un autotoilettage. Ainsi, le choc serait moins brutal pour ce pauvre Carl. En particulier pour Gontrand, car après tout, c'est lui qui procèderait à mon toilettage, pas Carl.

Le temps continuait tranquillement de s'égrener. Je ne savais plus depuis combien de jours ou de semaines j'habitais ce lieu maudit, mais ça faisait depuis beaucoup trop longtemps à mon goût. Heureusement, grâce à la nourriture que m'apportait régulièrement Roméo, ainsi qu'à ses encouragements répétés, je tenais le coup ! Même qu'il m'arrivait quelques fois de jouer avec lui et même, d'avoir du plaisir. Seulement quelques fois, par contre. Je tiens à le préciser, car la vie n'était pas rose pour autant.

Un beau jour, peu avant que Roméo m'apporte mon repas du midi, quelqu'un frappe à la porte, mais assez étrangement, personne ne répond. Suzanne, ma maîtresse femelle... enfin, si on peut appeler ça une maîtresse... allait le faire, mais son ignoble époux l'en empêche.

— Ne réponds pas, la somme-t-il, c'est sûrement la propriétaire... et comme on a près de trois mois de retard dans le paiement du loyer, c'est sûr qu'elle vient nous réclamer de l'argent.

— J'en ai marre de tous ces retards de paiement, réplique Suzanne d'un air exaspéré. On s'est fait couper le câble, le téléphone, et maintenant, voilà que nous sommes menacés d'expulsion ! Quand donc aurons-nous cette fameuse race parfaite qui nous rendra riches ?

— Bientôt, de la rassurer Bob. Dès que le chihuahua à poil long sera prêt à se reproduire, nous toucherons le pactole.

— Puisses-tu dire vrai...

— Aaaahhhh ! entendons-nous soudainement hurler. Mais... mais qu'est-ce que c'est que ça ? C'est... c'est de la crotte de chien ! ! ! Regardez... il y en a tout autour de la poignée de porte ! Mais c'est quoi, ce taudis !

Assez bizarrement, je reconnais cette voix. C'est du moins ce que je crois. Toujours caché sous le sofa, je me mets au garde-à-vous. Me voyant faire, Roméo me demande ce qui se passe.

— Je... je ne suis pas sûr, mon ami, mais... mais, je crois que tu avais raison. Mon... mon rêve vient peut-être bien de se réaliser, mais... non... ça ne se peut pas. Écoutons la suite.

Puis, nous entendons :

— Gontrand... veuillez nettoyer cette porte, je vous prie. Incroyable ! Je n'arrive pas à croire qu'une personne comme moi se trouve dans un lieu comme celui-ci.

— Je suis désolé, monsieur, mais j'ai moi-même les pieds pris dans... je ne vous dis pas quoi.

— Mais on s'en fout de vos pieds ! ! ! Ce qui compte, ce sont mes mains !

Cette fois, pas de doute possible. Ceux qui se trouvent derrière la porte sont bel et bien Carl et Gontrand ! Youpi ! ! ! Ils sont venus me sauver ! Mais... comment y arriveront-ils, si les deux ignares ne leur ouvrent pas la porte ?

— Alors... sont-ils là ? demande une voix de femme que je reconnais comme étant celle de Loulou.

— Apparemment non, râle Carl, à moins qu'ils feignent être absents... ce qui ne me surprendrait guère, vu les mauvais payeurs qu'ils sont ! Je ne peux pas croire qu'ils m'aient fait un chèque sans provision... à moi ! ! !

— Zut ! Moi aussi, je viens de mettre les pieds sur... euh... vous savez quoi ! C'est vraiment mal entretenu, ici !

Maintenant, je reconnais la voix d'Hugo. Ciel ! C'est mon jour de gloire... tout le monde est là pour moi ! Ainsi... je comptais un peu pour tous ces gens ? Je n'arrive pas à y croire ! Plus ma joie monte, plus Roméo semble s'attrister. Hum... je crois comprendre pourquoi. Je vais quitter cette maison, tandis que lui y restera. Il faudrait que je trouve quelque chose pour convaincre mes maîtres de le prendre avec nous. Il a tellement fait pour moi...

— Oh là ! Moi y'aussi, yé viens dé mettre les pieds dans une drôle dé chose, entendons-nous encore.

Cette voix avec un drôle d'accent, je ne la reconnais pas. Malgré tout, elle me semble vraiment sympathique ! Quand elle parle, on dirait qu'elle chante. Mais allez, ouvrez cette porte ! ! !

J'ai beau me mettre à japper pour signaler que je suis là, les sons que j'émetts sont enterrés par les jappements des autres chiens et les miaulements des chats.

— Mais il y a combien d'animaux dans cette maison ? questionne Carl. On se croirait à la SPCA !

— Ou dans une usine illégale de chiens et de chats ! s'indigne Hugo.

— Je crois que tu as raison, réplique Loulou. J'appelle tout de suite la police !

Si je croyais halluciner en pensant reconnaître les voix de tous ceux que j'aimais jadis, je suis vite rassuré lorsque deux visages bien familiers, soit ceux de Carl et Hugo, se collent contre la moustiquaire de la fenêtre avant. Mais comme je suis toujours sous le sofa, incapable de bouger, eux ne me voient pas.

— Oh... mais ce que ça pue, là-dedans, gémit Carl, c'est incroyable ! Et t'as vu comment c'est sale ?

— C'est... dégoûtant, renchérit Hugo. Je ne peux pas croire que tu as pu laisser Gucci dans un tel endroit.

— Mais... je n'avais pas vu cela, se défend Carl. Autrement, tu sais bien que j'aurais fait demi-tour.

— Quoi ? se fâche Hugo. Tu veux dire que tu as vendu ton chien à des gens de la sorte sans même prendre la peine de visiter leur demeure ou de t'enquérir de leurs compétences ?

— Euh...

— Voilà qui ne me surprend pas de toi ! Tout ce que tu as fait, c'est de prendre leur chèque et quitter les lieux, sans te soucier du bien-être de Gucci ! ! !

— Mais... ils ne m'ont jamais invité à entrer. Sinon... si j'avais vu... j'aurais tout de suite constaté que cet endroit n'était pas digne d'un chien qui m'a appartenu ! Quand je suis arrivé ici, ces communs des mortels se sont rués vers ma limousine pour me remettre leur chèque

sans valeur et s'emparer du chien.

— Pourquoi es-tu ici, dis-moi ? Pour le bien-être de Gucci, ou pour récupérer la somme que ces gens te doivent ?

— Euh...

— Je veux la vérité !

— Bien... un peu des deux.

— C'est bien ça... tu as beau être multimillionnaire, le fait de perdre quelques centaines de dollars t'empêche encore de dormir. Tu n'en as vraiment que pour l'argent, toi !

— C'est normal, non ?

— Non, cé n'é pas normal ! lance la voix étrangère. Honte à toi, mone fils !

Quoi ? Cette voix est celle de la mère de Carl ? Ainsi donc, il a une mère, lui ? En ce cas, comment peut-il être aussi hautain, aussi sans-cœur ? Mais trêve de questionnement. Pendant que Carl et Hugo gardent leur nez collé contre la fenêtre, les deux lâches qui gardent cette demeure sont partis se cacher dans leur chambre pour faire croire qu'ils ne sont pas là. Les autres pensionnaires jappent et miaulent tellement, que c'est l'enfer. C'est à un point tel, que Roméo et moi n'entendons plus rien.

— Ton rêve s'est réalisé, petit, me dit tristement mon ami. Tu vas bientôt partir, et...

— Non, Roméo, je ne te laisserai pas ici. Tu m'as tellement aidé, que je ferai tout ce que je peux pour te sortir d'ici.

— Ah oui ? Et comment feras-tu cela, dis-moi ?

— Je l'ignore, mais je trouverai bien.

Puis, nous entendons Suzanne dire à son mari :

— Bob... je crois qu'il se passe quelque chose de pas très net. Pourquoi ces gens restent-ils dans la cour, alors qu'ils nous croient absents ?

— Je... je ne sais pas, mais ça m'énerve. Se pourrait-il qu'ils aient appelé la police ?

— Si c'est le cas, nous aurions de gros ennuis !

— L'un de ceux qui sont dehors est Mr. Diva... nous lui avons fait un chèque sans provision et même s'il est riche à craquer, il ne lâchera pas le morceau. Tu as vu toutes les menaces qu'il nous a envoyées via notre compte Facebook ? Il nous en veut à mourir !

— Je ne peux pas croire qu'un homme aussi riche puisse ainsi s'entêter pour une aussi petite somme... un vrai pingre, ce type !

— Comme il l'a écrit dans son dernier message : « Ce n'est pas que j'aie besoin de cet argent, mais c'est pour le principe. Les bons comptes font les bons amis, et voilà tout ! »

— Je crois que tu as oublié la suite...

— Effectivement... il a ajouté : « ... bien que vous êtes loin d'être au nombre de mes amis et que vous ne risquez jamais d'en faire partie, petites gens que vous êtes ! »

— Quel prétentieux, ce mec !

— C'est quand même l'une des plus grandes pop stars du monde !

— Et alors ? Ça sauve des vies, ça, une pop star ?

— Non, mais... ça réchauffe les cœurs.

— Franchement !

— Écoute... je crois vraiment qu'ils ont appelé la police et qu'ils attendent qu'elle débarque pour récupérer leur chien. Le mieux serait de le leur rendre. Peut-être qu'ainsi, ils annuleront leur plainte.

« Quoi ? », me dis-je intérieurement. Se pourrait-il que ces êtres sans scrupules aient suffisamment de logique pour me laisser partir ? Oh... je le souhaite tellement !!! Pendant qu'ils parlementent, je me surprends à penser à Lou... c'est drôle à dire, mais il me manque. Au fond, j'étais bien avec lui. Tout ce qu'il faisait se limitait à me voler mes jouets pour me prouver qu'il était plus fort que moi. Mais outre ça, jamais il ne m'a fait le moindre mal, contrairement à ces stupides bêtes qui partagent actuellement ma vie et qui sont allées jusqu'à m'empêcher de me nourrir pour assurer ma survie. Lou, lui, n'a jamais volé ma nourriture. Il n'a jamais menacé de m'éliminer, si jamais j'osais me servir dans la gamelle que bien souvent, nous partagions. Dans mes rêves les plus fous, je retourne vivre chez Hugo et Loulou, et je partage mon quotidien avec Lou. Je ferais de lui mon meilleur ami, quitte à lui donner tous mes jouets... bien que maintenant, je n'en ai plus aucun. Même qu'à ce chapitre, je suis ruiné !!! Aussi, toujours dans mes rêves les plus fous, il y a une place pour Roméo. Ce chien doit absolument continuer de faire partie de ma vie. Mais comment faire ?

— Tu vois, petit, me dit-il justement, si tu t'étais entêté à refuser de t'alimenter, tu n'aurais jamais vécu ce beau moment.

— Tu as raison, Roméo. Et si je suis encore en vie, c'est uniquement grâce à toi. Je ne te remercierai jamais assez... tu as tellement fait pour moi. Tu es le seul, ici, qui ne m'as pas fait souffrir. Nous sommes sauvés, maintenant...

— *Tu* es sauvé, petit... Pas *nous*. Que crois-tu qui se passera lorsque la police débarquera ici ?

— Quoi donc ?

— Tu récupéreras ton nid douillet, tandis que nous, on nous enverra dans un refuge. Si les plus jeunes auront peut-être la chance d'être adoptés, les plus vieux, eux, seront euthanasiés au bout d'un mois.

— Je n'ai pas de pitié pour les autres, mais pour ce qui est de toi, je ne veux pas que ça t'arrive. Je voudrais tellement que tu trouves une bonne famille...

— Ouais...

Puis nous entendons finalement Bob répondre à Suzanne :

— C'est bon... rends-leur le chien. Zut, alors ! Nous étions si près du but !

— Ce n'est pas grave, le rassure Suzanne, dès qu'ils seront partis, nous remplacerons une nouvelle annonce sur Kijiji... ce Gucci n'est pas le seul chihuahua à poil long du monde, après tout.

— Mais qui donc tombera dans le panneau lorsque nous leur proposerons un chèque postdaté ?

— Ça a fonctionné avec Mr. Diva, ça fonctionnera bien avec un autre !

— Et comment fera-t-on pour diffuser l'annonce ? Non seulement on nous a coupé le téléphone, mais on n'a même plus accès à Internet.

— On ira au café du coin, c'est tout ! Là-bas, on peut se brancher gratuitement.

— C'est bon, alors. Trouve ce stupide chien et rends-le-leur. Plus vite ils seront partis, mieux je me porterai.

Quand Suzanne s'est mise à crier mon nom, je ne me suis guère fait prier pour me ruer vers elle. Chemin faisant, j'avais l'impression que tous les autres animaux voulaient m'écorcher vif ! Mais fort heureusement, ce brave Roméo, comme toujours, veillait sur moi.

— Laissez passer ! criait-il, laissez passer ! Grâce à ce chien qui soit dit en passant, est un espion de la SPCA, nous serons tous sauvés d'ici quelques instants. Plus vite vous le laisserez passer, plus vite nous serons sortis d'ici !

Du coup, tous me dévisagèrent avec un air d'admiration et d'étonnement.

— Ce petit plouc est vraiment un agent secret ? lança un husky.

— Hé oui ! répondit Roméo.

— Ça alors... si j'avais su, je ne l'aurais pas autant malmené.

— Mon non plus, ajouta un chat.

— Et moi donc ! renchérit le bichon maltais.

— Vous ne vous êtes fiés qu'aux apparences, les amis, les invectiva Roméo. Ce n'est pas parce qu'il est le plus petit d'entre nous qu'il n'a aucune compétence. Ce chien, contrairement à vous, possède l'intelligence. C'est pourquoi la SPCA en a fait son principal espion. Vous ne connaissez donc pas l'adage qui dit : « Dans les petits pots les meilleurs onguents » ? On a ici la preuve que c'est vrai. Allez... allez... laissez passer le héros !

Wow ! Quel ami, ce Roméo ! Aux yeux de tous, je suis maintenant un véritable héros ! Mais que faire pour le remercier de tout ce qu'il a fait pour moi ?

Une fois rendu devant Suzanne, celle-ci me prend dans ses bras en posant sur moi un regard rempli de dédain.

— Pouah ! lâche-t-elle. Ce que tu peux puer, toi !

Et puis quoi encore ! Non, mais... pour qui elle se prend, celle-là ? Elle n'avait qu'à me laver, c'est tout ! En tout cas, plus jamais je ne tenterai de me sauver lorsque Gontrand voudra me donner un bain ! Comme j'ai moi-même de la difficulté à supporter ma propre odeur, je réalise l'importance de se laver régulièrement.

Finalement, nous traversons le seuil de la porte. Ce faisant, nous sommes suivis par tous les autres pensionnaires de la maison. Sous le regard interloqué de Loulou, Suzanne me remet à Carl qui, dégoûté, me remet aussitôt à Hugo, qui lui, éclate en sanglots dès qu'il me voit.

— Mais... mais... que lui avez-vous fait ? s'emporte-t-il. Regardez-le... il est amaigri, cerné et... sale ! ! ! Regardez son poil... non seulement il est trop long, mais... il pue !

De mon côté, je suis si excité de revoir tous ces visages que j'aime tant, que je me tortille comme un poisson hors de l'eau, tout en émettant de longs cris plaintifs. La scène est si touchante, que même Suzanne semble émue. Celle qui l'est moins, c'est Loulou. En apercevant tous les animaux qui sortent un à un de la maison, elle pète les plombs, c'est le cas de le dire !

— Comment osez-vous traiter de pauvres bêtes de la sorte ? hurle-t-elle. C'est... totalement illégal, le savez-vous ? Non, mais... voyez-les... ils ont l'air si négligés, si affamés ! Vous êtes des monstres !!!

En regardant tout autour de la cour désormais remplie de chats et de chiens, elle s'emporte de plus belle.

— Vous savez quoi ? La police est en route, mais malheureusement, ce n'est pas assez pour vous punir de vos actes malveillants ! J'appelle donc tout de suite les médias pour vous dénoncer !

— Vous devez avoir honte de faire ce que vous faites à ces pauvres animaux ! se fâche à son tour la mère de Carl. Et puis pourquoi faire un chèque pas de provision, hein ? Ce pas honnête ! Vous êtes des voleurs !

— Toi, l'Espagnole, s'écrit Suzanne, je te défends de t'adresser à moi sur ce ton !

— Vieille insolente ! s'offusque Carl. Comment oses-tu t'adresser ainsi à ma mère ? Franchement ! N'oublie pas que sans elle, l'être que je suis ne serait pas de ce monde !!!

— Carl !!! hurle presque la maman. Uno, yé suis capable de me défendre. Secundo, yé té répété au moins cent fois d'arrêter de té vanter ! Tous les gens y sont égaux, qu'ils soient des pop stars ou des voleurs, comme cette femme ! Et pour vote informacionne, madame, yé né suis pas espagnole, mais bien Costaricaine !

— Nous ne sommes pas des voleurs, se défend aussitôt Suzanne. Nous sommes fauchés, voilà tout !

— Et c'est pourquoi, j'imagine, vous avez changé votre numéro de téléphone ? s'enquit Carl.

— Nous ne l'avons pas changé, rétorque Suzanne. On nous l'a coupé... comme le câble et l'Internet, d'ailleurs. Tout le monde, monsieur, n'a pas la chance d'avoir votre niveau de vie.

— C'est ce que je vois, oui... enchaîne Carl d'un air dédaigneux. Que voulez-vous... dans la vie, il y a des gagnants, et il y a des perdants ! Malheureusement pour vous, vous appartenez à cette dernière catégorie.

— Carl ! s'écrit aussitôt sa mère.

— Mais quoi ? C'est vrai... ces gens sont des perdants de première classe !

Pendant que je suis toujours aussi excité et que je continue de hurler pour exprimer ma joie, j'aperçois Loulou qui après s'être éloignée du groupe, fait quelques appels téléphoniques.

— Bonjour, que je l'entends dire, je suis bien au service des nouvelles ? Écoutez... je me trouve présentement à l'Épiphanie, où des gens sans scrupules gèrent illégalement une usine de chiens et de chats, et ce, dans un lieu parfaitement insalubre ! C'est un scandale, un vrai !

Après un moment de silence, je l'entends répliquer :

— Quoi ? Vous dites que les gens sont blasés de ce genre de nouvelles ? Vraiment ? Et si je vous disais que le chien de Mr. Diva est directement impliqué dans ce scandale, continueriez-vous de me raconter que ce n'est d'aucun intérêt ? Oh... vous ai-je dit que je m'appelle Loulou Lego, et que je suis l'agente de Mr. Diva ?

Après un court silence, elle dit encore :

— Très bien, nous vous attendons !

Suite à une série d'autres appels du même genre, la police arrive enfin. Pour l'occasion, la station n'a cru bon de ne déplacer qu'une seule voiture et une seule policière. Dès qu'elle aperçoit cette dernière, Suzanne court se cacher dans sa maison.

— Madame ? lance Carl à l'endroit de l'agente. Veuillez arrêter le couple qui habite dans cette médiocre demeure, je vous prie, du fait qu'ils m'ont fait un chèque sans provision. Imaginez... à moi !!! Je les accuse donc de vol de chien.

— Et moi, de renchérir Loulou en s'emmenant vers eux, je les accuse de tenir illégalement une usine à chiens et à chats ! Voyez par vous-même... il y a au moins quelques dizaines de bêtes dans une maison qui ne doit pas compter plus de trois pièces.

— Des perdants sur toute la ligne, ces gens ! lance Carl.

— Hum... laisse entendre la policière en voyant tous les animaux éparpillés dans la cour. Je vais leur rendre une petite visite et je vous reviens.

Peu de temps après, une horde de voitures et de camionnettes se stationnent devant la maison. Ce sont les médias ! Il fallait bien que je sois le chien de Mr. Diva pour qu'ils débarquent ainsi ! Profitant de ma tribune, tous les animaux qui, hier encore, faisaient de moi leur souffredouleur, s'empressent de hurler à mort pour signaler leur existence. Mais tant pis pour eux, les caméras de télé et les appareils photo n'en ont que pour moi. Quelle célébrité je suis ! Je ne comprends toutefois pas comment ils sont parvenus aussi aisément à me reconnaître, vu l'état pitoyable dans lequel je suis.

Alors qu'Hugo, qui me tient toujours dans ses bras, s'apprête à répondre aux mille et une questions qui affluent de toutes parts, Carl se précipite vers lui pour dire :

— Mon pauvre chien a été kidnappé par ces ignobles gens ! Un scandale, je vous dis, un véritable scandale ! Voilà deux mois que je cherchais les ravisseurs et aujourd'hui, je les ai enfin trouvés. Je ne vous dis pas la peine que j'ai ressentie durant tout ce temps... mon chien est tout, pour moi ! Sans lui, ma vie n'avait plus aucune signification. Maintenant que je l'ai retrouvé, je me sens revivre. Viens, mon Gucci, viens... viens voir papa !!!

Jouant le jeu, je me réfugie dans ses bras dès qu'Hugo me laisse aller. N'importe quoi pour quitter cette Suzanne, ce Bob, et tous ces animaux cruels qui m'ont tant fait souffrir. Bientôt, je me retrouverai à la une de tous les journaux, en plus de faire les manchettes des bulletins de nouvelles du monde entier ! Si ça continue ainsi, je deviendrai plus célèbre que mon maître, qui déjà, n'apprécie pas qu'on m'accorde plus d'importance qu'à lui.

— Vous ai-je dit, lance-t-il pour tenter de ramener l'attention sur lui, que ma nouvelle tournée se mettra en branle dès l'automne prochain ?

— Oui, nous le savons, de répondre un reporter, mais pourriez-vous, s'il vous plaît, nous expliquer dans quelles circonstances votre chien a été kidnappé ?

— Je n'ai pas envie d'en parler, soupire Carl. Tout ce que je veux, c'est oublier ce mauvais épisode de ma vie.

— À ce qu'il paraît, votre mère serait ici... c'est la première fois que vous avons l'occasion

de la voir... vous la cachez, ou quoi ?

— La plupart du temps, ma mère vit au Costa Rica. Elle ne vient au Québec que durant l'été, car en dehors de cette saison, il fait trop froid pour elle. Vous connaissez maintenant une partie de mes origines. Quant à mon père, vous savez tous qu'il est québécois... comme vous et moi. Maintenant... vous m'excuserez, mais je dois prendre soin de mon pauvre chien. Quant à vous, faites votre possible pour sauver les autres bêtes qui se trouvent ici. Si vous y arrivez, vous aurez au moins servi à cela ! Et s'il vous plaît, prévenez vos auditeurs et lecteurs qu'ils auront la chance de m'applaudir au Stade Olympique dès le dix septembre prochain, et ce, pendant dix jours consécutifs ! Après quoi, j'entamerai mon *World Tour*.

Puis, devant les mines visiblement frustrées des représentants de la presse, la policière sort de la maison en compagnie des deux tortionnaires d'animaux. Le fait qu'ils soient menottés prouve que Roméo avait raison, lorsqu'il m'a dit que nous aussi avons des droits. Au même moment, des camions appartenant à différents refuges animaliers s'amènent, histoire de récupérer les chats et les chiens victimes de maltraitance. Que vont-ils tous devenir ? Est-ce que chacun trouvera une famille d'accueil ? Je me le demande !

Alors que Carl commande à tous de gagner la limousine maison pour rentrer au plus vite dans le monde civilisé, je vois deux hommes s'approcher de Roméo pour tenter de s'en emparer. Apeuré, mon pauvre ami recule en grognant, jusqu'à ce qu'il soit acculé au pied du mur de la maison. Les prétendus justiciers des animaux étant sur le point de le piéger, je me rappelle ma promesse et m'enfuis des bras de Carl pour me lancer à la rescousse de mon ami. Une fois libre de mes mouvements, je me précipite vers lui en jappant et pleurant.

— Va-t'en ! me lance Roméo. Tu es sauvé ! Laisse tomber... au pire, s'ils ne parviennent pas à me trouver une nouvelle famille, ils m'euthanasieront... ça ne pourra être pire que ce que j'ai vécu ici !

— Non ! ! ! Je refuse de te laisser tomber de la sorte ! Tu m'as aidé... alors, laisse-moi t'aider en retour. Regarde-moi faire...

Du coup, je me colle sur lui et me mets à pleurer comme un dingue, en espérant toucher quelques âmes sensibles. Et mon stratagème fonctionne ! Au bout de seulement quelques secondes, la mère de Carl s'approche de nous pour caresser Roméo.

— Hé... mais tû es un beau chien, toi ! Yé pense que tû es aussi une bon ami de Gucci ! Tû cé quoi ? Yé touzour rêvé dé avoir un shih-tzu, alors yé vé t'adopter. Mais... tû devras déménager au Costa-Rica durant l'hiver, car yé déteste la neige ! Né t'inquiète pas... tû reverras Gucci tous les étés.

Wow ! Ç'a fonctionné. J'ai de la peine à l'idée de savoir que Roméo ne vivra pas auprès de moi, mais en même temps, je suis heureux qu'il ait trouvé quelqu'un de bien pour s'occuper de lui. La mère de Carl semble être une très bonne personne, et je suis persuadé qu'avec elle, il sera très bien.

Aussi, je me console en me disant que si je n'aurai plus l'occasion de le voir très souvent,

il me sera bientôt permis de revoir mon vieil ami Lou. Quitte à me répéter, ce chien me manque... je m'ennuie de ses bêtises et même, de ses larcins. J'espère juste qu'il sera content de me revoir, et qu'Hugo voudra bien me reprendre... ou Loulou, qui sait ?

Ma joie s'estompe rapidement lorsqu'une fois dans la limousine, Carl demande à Hugo :

— Alors... est-ce que tu veux reprendre Gucci ? Il était bien chez toi...

— Malheureusement, de répondre Hugo, mes problèmes de santé ne me le permettent pas. J'ai trop de traitements à subir... tu comprends ?

— Ce que je comprends, c'est que notre bon ami Gucci sera bientôt remis en vente sur Kijiji !

— Oh que non ! s'écrie Loulou. Ce chien, tu vas le garder ! Tu as suffisamment gâché sa vie comme ça !

— Yé approuve, d'enchaîner la mère de Carl qui, soit dit en passant, répond au nom de Diorvette. « Dior », comme la marque Christian Dior, et « vette », comme « Corvette ».

— Pas question que je garde ce cabot qui pisse partout dans la maison ! s'entête Carl.

Sauf que cette fois, le moins fort, ce n'est pas moi, mais lui.

— Sache que prendre un chien, le réprimande Loulou, c'est comme prendre un enfant. On ne s'en débarrasse pas comme on se débarrasse d'un vieux torchon !

— Juste à le voir, c'est facile de constater que Gucci a vécu un énorme traumatisme, ajoute Hugo. Pour s'en remettre, il aura besoin de stabilité et sa stabilité, c'est nous. Donc, tu le gardes. Si jamais ma santé s'améliore, je le reprendrai. Mais en attendant, tu fais en sorte qu'il ait une belle vie.

Ha ! Ha ! Ha ! Tout le monde penche en ma faveur ! Du coup, Carl n'a pas le choix ; il doit me garder. Je souhaite, néanmoins, que l'état d'Hugo s'améliore. Ainsi, je pourrai retourner chez lui et retrouver Lou...

— Gontrand... finit par dire Carl.

— Oui, monsieur ?

— Veuillez prendre immédiatement un rendez-vous avec le toiletteur pour chiens. Gucci Givenchy 1^{er} a franchement besoin d'être lavé de la tête aux pattes !

Youpi ! Cela signifie qu'il va me garder. Enfin, je retrouve mon monde !

Une fois rendu chez le toiletteur, alors que Gontrand s'apprête à me sortir de la voiture, Roméo me lance :

— Euh... écoute... comme je ne sais pas si on se reverra avant l'été prochain, je me dois de te confesser une chose...

— Quoi donc ?

— Euh... les pâtées que je t'apportais...

— Quoi ?

— Eh bien... c'était la merde des autres chiens.

— Quoi !!!

C'est tout ce que j'ai eu le temps de répondre à ce nouvel ennemi, avant que Gontrand ne m'extirpe de la limousine. J'ai de la difficulté à croire que durant ces deux derniers mois, je me suis nourri des... excréments des autres ! Quel vil personnage, ce Roméo !

Chapitre 20

Après ma visite chez le toiletteur, on me ramène dans la limousine maison. Tout heureux de rentrer enfin au bercail, je sens mon heure de gloire diminuer à nouveau lorsque j'entends :

—Hugo... tu es vraiment sûr de ne pas vouloir reprendre Gucci ? Quitte à me répéter, je n'ai vraiment plus envie d'avoir un animal chez moi... c'est trop de responsabilités.

— Je suis désolé, Carl, j'aimerais bien, mais tant que mon état de santé ne se sera pas stabilisé, je ne peux m'engager. J'adore Gucci, mais... si je n'ai pas la santé pour m'en occuper convenablement, il sera malheureux avec moi.

— Zut, alors !

Voilà un mois que je suis de retour chez moi. Une semaine après mon arrivée, j'ai fini par pardonner Roméo pour le sale coup qu'il m'a fait lorsque nous habitions chez Suzanne et Bob. Me faire manger des excréments à mon insu ! Franchement ! Mais... comme il l'a si bien dit pour sa défense, c'était l'unique moyen qu'il avait trouvé pour me garder en vie.

Si je l'ai pardonné aussi facilement, c'était aussi parce qu'il devait suivre sa nouvelle maîtresse au Costa Rica. Comme la mère de Carl retournait là-bas jusqu'à Noël, je tenais à ce qu'il parte l'esprit en paix. Selon ce qui est prévu, il reviendra passer la période des fêtes avec nous et après quoi, il retournera dans son pays paradisiaque jusqu'à l'été prochain. Il en a de la veine !

Suite à son départ, je me suis senti un peu triste. Oh... je retrouvais ma santé, certes ; je mangeais bien, je reprenais du poids, et mes yeux recommençaient à afficher peu à peu une joie de vivre. Mais quelque chose me manquait... en fait, quelqu'un me manquait... Lou. Je ne l'avais pas revu depuis mon retour. Pas plus que maintenant, d'ailleurs. Carl, pour qui je n'existe plus, est si occupé à préparer sa prochaine tournée de spectacles, qu'il n'a même plus le temps de m'emmener chez Loulou. Pour être franc, il n'a plus de temps pour moi tout court ! Seul Gontrand s'occupe de moi et m'accorde de l'attention. Or, c'est impossible, pour moi, de me contenter de cela... ce n'est pas parce que je suis un chiot que je suis bête ! Je sais bien que s'il s'occupe autant de moi, c'est parce qu'il est payé pour le faire. Par contre, je dois admettre qu'il me sort très souvent à l'extérieur. Ensemble, nous marchons dans la fausse forêt de mon maître, où je peux chasser les écureuils et les pigeons. Mais le soir, après qu'il m'ait revêtu de mon stupide pyjama bleu (hé oui ! Il m'en a procuré un nouveau !) et bordé dans mon immense lit, je me sens seul comme jamais. Non seulement je ne me sens pas aimé, mais je ressens un immense vide. Je m'ennuie de Lou, je m'ennuie de Loulou et surtout, je m'ennuie d'Hugo. Ils me manquent tellement ! Je ne pense qu'à eux... je ne rêve qu'à eux.

Chapitre 21

En ce beau matin, peu avant Noël, Gontrand et moi rentrons tout juste d'une brève promenade glaciale lorsque Carl m'accueille d'une façon inhabituelle, c'est-à-dire avec un large sourire et un semblant d'attention à mon égard.

— Gucciiiiiii ! ! ! me balance-t-il d'un air ravi. Comment vas-tu ? Aujourd'hui, quelque chose de grandiose t'attend, mon chien ! Pas aussi grandiose que l'être suprême que je suis, mais tout de même... grandiose !

Puis, en catimini, il s'adresse à Gontrand qui, avec un visage renfrogné, se dirige ensuite vers ma chambre. C'est intrigant... qu'est-ce qui peut à ce point plaire à mon maître et déplaire à notre majordome ?

Pendant que je suis seul dans la cuisine avec Carl, celui-ci, toujours aussi surexcité, me comble de gâteries. Un biscuit par-ci, un saucisson par-là... ça n'arrête plus ! Au bout d'un moment, Gontrand revient... avec toutes mes choses ! Ah non ! Ne me dites pas que je repars encore chez des tortionnaires ! ! ! Loulou lui a pourtant bien interdit de me revendre ! Mince, alors ! Je regarde mes bagages et constate qu'ils sont beaucoup moins nombreux que lors de mon dernier départ. Il est vrai qu'avec tous les jouets que Lou m'a volés et tous ceux que le couple maudit de l'Épiphanie a vendus, mon patrimoine s'est de beaucoup amenuisé. Il se limite désormais à ce que Carl a bien voulu m'acheter depuis mon retour... quelques jouets, un pyjama (évidemment ! ! !), un manteau d'hiver et des bottes. Oh... j'ai aussi une cage de transport et un coussin. Comparé à ce que je possédais auparavant, autant dire que je suis ruiné.

Donc, lorsque mes bagages sont prêts, nous prenons place à bord de la limousine maison pour nous diriger vers une destination qui m'est inconnue. Verre à la main, Carl ne cesse de parler avec entrain de sa fabuleuse carrière, pendant que Gontrand l'écoute d'une oreille distraite et que moi... je rumine dans ma cage.

Au bout d'une vingtaine de minutes, la voiture s'arrête devant un gigantesque parc qui... qui... qui ressemble en tous points à celui qui se trouve en face de l'immeuble où habitent Lou, Hugo et Loulou ! ! ! Se pourrait-il que...

Lorsque nous sortons du véhicule et que Gontrand, qui transporte ma cage, fait face à l'immeuble vers lequel nous nous dirigeons, je me dis qu'il n'y a plus de doute possible : je retourne vivre chez Hugo ! ! ! Si Carl semble heureux à l'idée de se débarrasser de moi, ce n'est rien comparé à la joie que je ressens à l'idée de le quitter. D'accord... j'ai un peu de peine pour Gontrand qui s'est toujours dévoué pour moi, mais bon...

Une fois dans le lobby de l'immeuble où logent mes trois bons amis, Carl ordonne à Gontrand :

— Veuillez appuyer sur le bouton nous permettant de joindre l'appartement de Loulou, je vous prie...

— Mais monsieur, réplique Gontrand, ne pouvez-vous pas le faire ? C'est qu'avec la cage et le sac contenant les affaires de Gucci, j'ai les deux mains prises...

— Vous êtes cinglé, ou quoi ? Vous croyez que moi, Mr. Diva, je vais poser un doigt sur cette sonnette qui a été touchée, avant le mien, par un tas de doigts appartenant aux plus communs des mortels ? Un plan pour que j'attrape un virus ! À vous de le faire !

— Mais... si vous dites vrai, qu'en sera-t-il si moi j'attrape un virus ?

— Je vous remplacerai, sans plus ! Après tout, vous n'êtes pas aussi indispensable que moi, au sein de cette société ! Alors, posez vos paquets, et appuyez sur cette satanée sonnette. Sans quoi, je retiendrai vos gages.

Et le pauvre Gontrand de s'exécuter, non sans s'essuyer le doigt à maintes reprises après avoir ainsi risqué sa santé... du moins, de l'avis à Carl.

— Ne vous en faites pas, le rassure ce dernier, si jamais vous avez attrapé une cochonnerie, je verrai à vous offrir des funérailles dignes de votre rang.

— Ce qui veut dire ?

— Aussi modestes que l'être que vous êtes, mais quand même... des funérailles. Non, mais... comptez-vous chanceux ! Ce ne sont pas tous les domestiques de maison qui ont droit à pareil égard. Mais ne me remerciez pas... je le ferai par pure générosité envers vous.

Avant que Gontrand ait la chance de signifier son mécontentement, nous entendons Loulou prononcer à l'interphone :

— Qui est-ce ?

— Nul autre que moi ! répond Carl.

— Toujours aussi modeste, à ce que je vois ! Allez... je t'ouvre.

Une fois rendus au troisième étage, nous nous rendons à l'appartement où habitent Lou et Loulou. Dès que nous y sommes, la maîtresse des lieux nous ouvre la porte et nous accueille avec enthousiasme.

— Oh ! Voici le petit Gucci ! Comme il y a longtemps que je ne l'ai pas vu ! Je suis si heureuse ! Allez... venez à la cuisine... je vous sers un café et dans quelques minutes, vous connaîtrez l'identité du nouveau maître de votre cher petit chien. Il devrait arriver d'un instant à l'autre !

Quoi ? ? ? Alors je ne vais pas vivre chez Hugo, mais chez un pur étranger ? Zut, alors ! Pendant que je panique, Lou jappe comme un forcené. Est-ce pour protester avec moi, ou pour signifier son mécontentement face à mon retour ? Pas la moindre idée !

— Mais qu'est-ce qu'il peut être emmerdant, ton chien ! râle Carl en s'adressant à sa tante. Tu ne peux pas le faire taire, ou mieux, t'en défaire ? Une teigne, je te dis, une vraie teigne !!!

— Carl... je te l'ai toujours dit : un chien, c'est comme un enfant... bon ou mauvais, on ne s'en débarrasse pas comme d'une vieille chaussette ! Et, soit dit en passant, Lou est loin d'être un mauvais chien. S'il jappe autant, c'est parce qu'il ne t'aime pas. Et tu sais pourquoi ?

— C'est plutôt étonnant, car en principe, tout le monde m'aime, mais... cela dit, je suis curieux d'entendre ta réponse...

— Il ne t'aime pas, parce qu'il sait que tu ne l'aimes pas.

— Qu'il continue de japper, alors ! Car même s'il s'arrête, je ne l'aimerai pas davantage !

— Tu n'as pas de cœur, tu le sais, ça ? lâche Loulou en servant du café pour ses deux invités.

Là, elle a raison ! Si Carl avait un cœur, il m'aurait libéré de ma cage, mais à la place, il l'a fait poser sur la table, hors de la portée de Lou. Allez donc savoir si ce n'est pas pour cette raison que ce chien jappe comme un déchaîné !

Au bout d'un moment, quelqu'un frappe à la porte. Étrange qu'il n'ait pas sonné... comme s'il avait eu accès à l'étage sans avoir à s'annoncer.

Fébrile, Loulou s'empresse d'aller répondre. Quelle n'est pas ma surprise lorsque je vois Hugo s'amener ! Après avoir salué tout le monde, il se précipite vers moi pour me libérer de ma cage. Enfin ! ! ! Me prenant dans ses bras, il me cajole et me couvre de mille bisous. Je ne comprends plus rien... est-ce lui, mon nouveau maître, ou est-il simplement venu me faire ses adieux ? Sûrement qu'il me dit adieu, car il est toujours malade, non ? Et puisque c'est la raison pour laquelle il m'a abandonné, il m'apparaît évident qu'il n'est pas ici pour me reprendre. Mais qui donc sera mon nouveau maître ?

— Tu veux un café, Hugo ? offre Loulou.

— Oui, s'il vous plaît, répond le principal intéressé, toujours en me cajolant.

Dès que le café est servi, Carl, d'une voix impatiente, demande à sa tante si mon acheteur va bientôt se pointer.

— Mais il est là ! Son nouveau maître... c'est Hugo !

— Quoi ? s'étonne Carl, pendant que de mon côté, je déborde de joie. Mais... il n'est pas trop malade pour s'occuper d'un chien, celui-là ?

Offusqué d'entendre le terme « celui-là », Hugo rétorque à la place de Loulou :

— Premièrement, *celui-là* s'appelle Hugo et, deuxièmement, sache que je suis totalement guéri, donc apte à reprendre Gucci ! J'ai vu mon médecin pas plus tard qu'hier après-midi, et selon ce qu'il m'a dit, toute trace de malade a disparu ! Je suis un homme tout neuf et... en santé !

— Content pour toi, réplique Carl. Alors, file-moi huit cents dollars et le chien sera à toi.

— Que non ! s'interpose Loulou. Pas question de marchander ! Comme tu n'as nullement besoin de ces huit cents dollars, Mr. Diva, tu vas donner Gucci à Hugo. En échange de quoi, il s'engage à bien s'en occuper jusqu'à la fin de ses jours.

— Mais... tente de riposter Carl.

— Il n'y a pas de « mais » ! ! ! C'est ça, ou Gucci reste chez toi, avec l'interdiction de

le revendre !

— C'est bon, alors, soupire Carl. Au moins, en sachant qu'il vit chez Hugo, je pourrai suivre son évolution sans avoir à assumer la moindre responsabilité !

— Oh... je suis si heureux ! de s'exclamer Hugo. Tu es content, mon beau Gucci ? Tu reviens au bercail !!!

— Par contre, précise Carl, il te faudra le rééquiper en jouets. Comme je ne voulais pas en voir traîner dans mon château, je ne lui en ai racheté que très peu. Disons qu'à ce chapitre, il est ruiné.

— Ce n'est pas un problème, s'empresse de le rassurer Hugo. Sois sûr que dès demain, il aura tous les jouets du monde !

— Alors tout est bien qui finit bien ! lance Loulou. On va fêter ça au restaurant ? Pendant ce temps, Lou et Gucci auront la chance de renouer...

— Excellent idée, approuve Carl.

— Le Ritz, ça vous va ?

— Puisque c'est toi qui paies...

— Non, Carl, c'est toi qui paies ! Après tout, nous te libérons d'un gros fardeau. Sans compter que tu en as plus que les moyens...

— Euh...

— Carl...

— D'accord, alors... mais assure-toi de réserver une table discrète... je n'ai pas envie que mes *groupies* viennent gâcher mon repas.

— Sache que tes *groupies* sont celles qui te permettent de si bien vivre, Carl, et que sans elles, tu ne serais rien !

— Là, j'approuve complètement, se permet d'intervenir Gontrand.

— Et moi aussi, renchérit Hugo.

— Vous deux... ne poussez pas trop votre chance, voulez-vous ! Autrement, je vous dépose au McDonald le plus près du Ritz !

Sacré Carl ! Il ne changera jamais, celui-là ! Toujours la bonne et cinglante réplique au bon moment !

Finalement, alors que tout le monde se prépare à partir, Hugo me dépose par terre. Aussitôt, Lou, qui était parti se tapir dans le bureau de sa maîtresse, se précipite vers moi. Après avoir reniflé chaque partie de mon corps, il me dit :

— Comme ça, p'tit minus, tu es ruiné ? Tu n'as plus aucun jouet... vraiment plus aucun ?

— Tu as tout compris ! Je n'ai plus rien, mon ami ; on m'a dépossédé de tous mes biens ! Tu ne peux donc plus rien me voler. Suis-je quand même le bienvenu, dis-moi ?

— Hum...

— Écoute... je ne serai ici qu'à l'occasion. Comme j'habiterai chez Hugo, je n'envahirai pas constamment ton territoire.

— Je ne sais pas, p'tit minus... n'oublie pas que chez Hugo, c'est aussi un peu chez moi !

— Je t'en prie, Lou... si tu savais comme je reviens de loin. T'as pas la moindre idée de ce que j'ai vécu, depuis que je suis parti d'ici... l'enfer, je te dis ! Comparé à une usine à chiens,

le refuge où tu as vécu, c'est du gâteau !

— C'est quoi, une usine à chiens ?

— Tu ne veux pas savoir, Lou... crois-moi, tu ne veux pas le savoir !

— Hum...

— Allez... donne-moi une petite chance. Toi et moi, on pourrait devenir les meilleurs amis du monde. Il n'en tient qu'à toi !

— Les meilleurs amis du monde, hein ?

— Euh... oui...

— Pas question, p'tit minus, et tu sais pourquoi ?

— Euh... non...

— Parce que ce n'est pas ce que je veux !

— Mais que veux-tu, alors ?

— Je veux être plus que ton ami, p'tit minus, je veux devenir ton frère... à la vie, à la mort !

— Quoi ? ? ?

— Quoi ? Ça ne te tente pas ?

— Euh...

— Et tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Dorénavant, puisque tu es ruiné, mes jouets seront tes jouets. T'auras qu'à te servir.

— Pour de vrai ?

— Pour de vrai...

— Chouette, alors !

— Alors, nous sommes frères ?

— Pour la vie !!!

— Tu sais quoi ?

— Quoi donc ?

— Tu m'as manqué, p'tit minus !

— Tu sais quoi ?

— Quoi ?

— Toi aussi, tu m'as manqué !

— Bon... maintenant que les maîtres sont partis, avec quel jouet veux-tu t'amuser ?

— Qu'est-ce que tu dirais si d'abord, tu me laissais partager ta gamelle ?

— Quoi ?

— Mais j'ai faim, moi...

— Là, tu pousses un peu trop ta chance, p'tit minus.

— Oh... c'est bon, alors... va manger pendant que moi, je crèverai de faim !

— Tu sais quoi, p'tit minus ?

— Quoi ?

— Je plaisantais !!! Ha ! Ha ! Ha ! Je te l'ai dit. Tout ce qui est à moi est à toi ! Tu as faim ? Alors, sers-toi ! Mes bols sont remplis ! Cela dit, laisse-m'en un peu !!!

— Merci, Lou... tu es un véritable ami.

— À la vie, à la mort, p'tit minus ! Bienvenue chez toi, mon frère !!!

